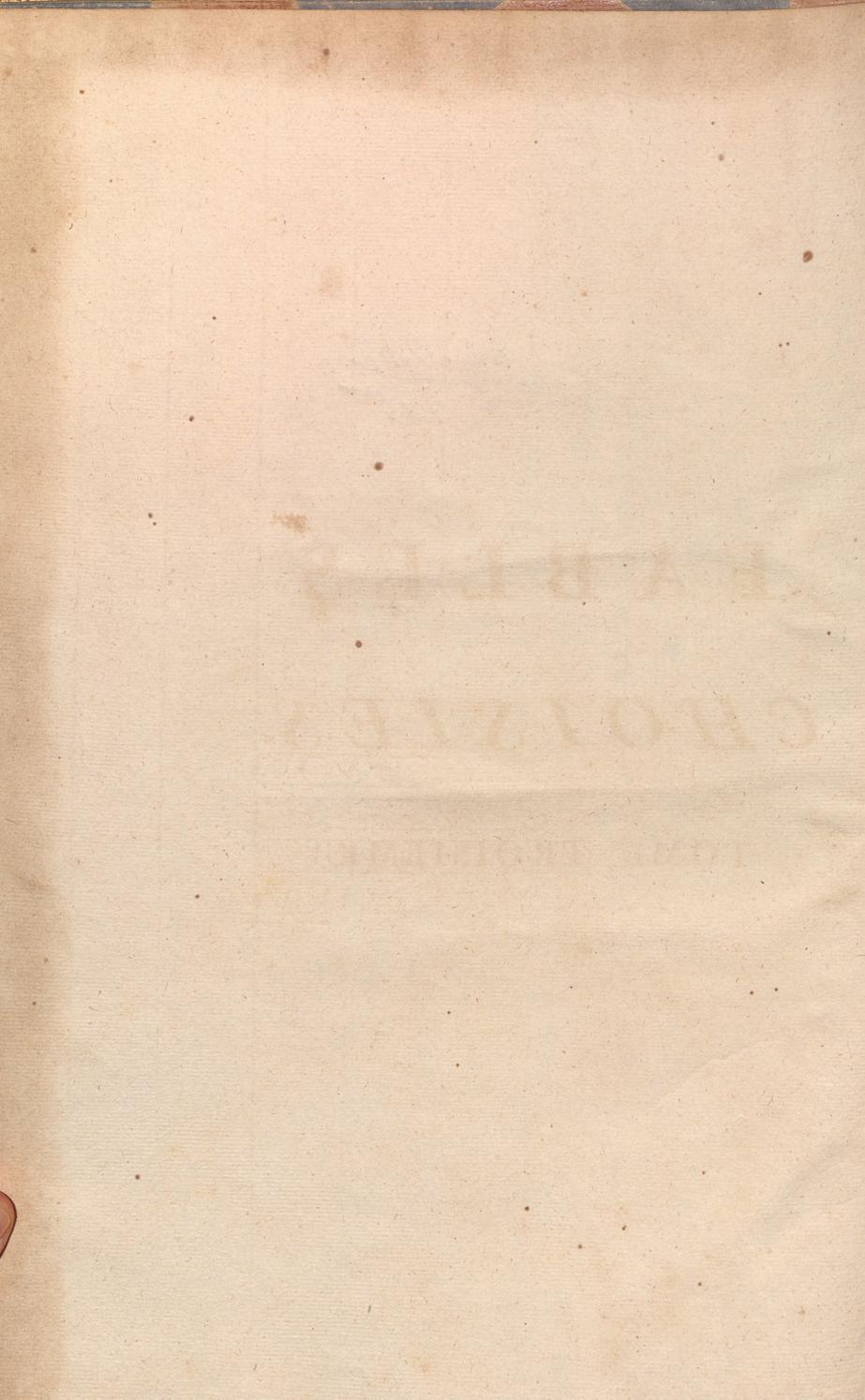






39=1.63=1

Rul 2/2



FABLES CHOISIES.

TOME TROISIEME.



CILIAN

ZAXZAORO

WISES, FM. AEBS.

A PARIT

der the sure of th

With Dod II.

FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

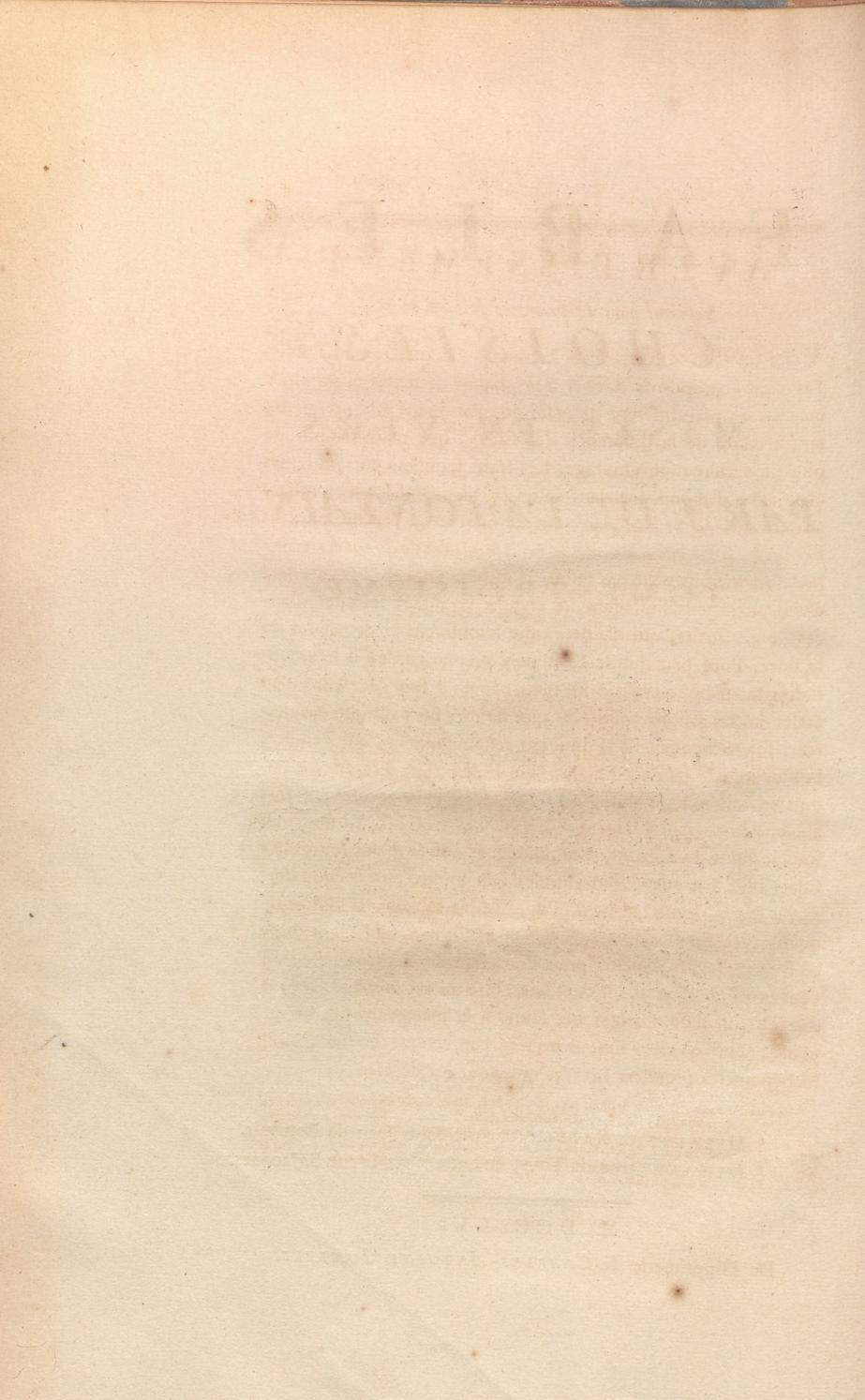
TOME TROISIEME.



Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais. DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.

De l'Imprimerie de CHARLES-ANTOINE JOMBERT.



AVERTISSEMENT

Imprimé pour la premiere fois en 1678.

Voici un second Recueil de Fables que je présente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope, qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même: ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même, sous le nom du sage Locman. Quelques-autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un Errata: mais ce sont de légers remédes pour un défaut considérable. * Si on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque Errata, aussi bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

^{*} La Fontaine avoit raison; & son style perd souvent de sa clarté, de son élégance & de sa force, par la plus légere incorrection. Les Editions multipliées de ses Fables, qui fourmillent de fautes, sans en excepter aucune, sont une preuve de la légitimité de ses craintes, & de la nécessité de son Avertissement. Aussi a t-on veillé très-soigneusement à la correction de celles-ci, dont ce volume, ainsi que les deux précédens, donneront au Public des témoignages de l'attention redoublée qu'on apporte tous les jours à la perfection de cet Ouvrage.



TABLE DESFABLES

CONTENUES DANS LE TROISIEME VOLUME.

LIVRE SEPTIEME.

ABLE I. Les Animaux malades de la peste. pag	e 4
FABLE II. Le mal marié.	7
FABLE III. Le Rat qui s'est rétiré du monde.	9
FABLE IV. Le Héron.	II
FABLE V. La Fille.	13
FABLE VI. Les Souhaits.	15
FABLE VII. La cour du Lion.	17
FABLE VIII. Les Vautours & les Pigeons.	19
FABLE IX. Le Coche & la Mouche.	21
FABLE X. La Laitiere & le pot au lait.	23
FABLE XI. Le Curé & le Mort.	25
FABLE XII. L'Homme qui court après la Fortune & l'Homme	2)
qui l'attend dans son lit.	28
FABLE XIII. Les deux Cogs.	
FABLE XIV. L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers	31
la Fortune.	
FABLE XV. Les Devineresses.	33
FABLE XVI. Le Chat, la Belette & le petit Lapin.	35
FABLE XVII. La tête & la queue du Serpent.	37
FABLE XVIII. Un Animal dans la Lune.	39
	42

LIVRE HUITIEME.

FABLE I. La Mort & le Mourant.	
FABLE II. Le Savetier & le Financier.	45
FABLE III. Le Lion, le Loup & le Renard.	47
EARLE IV. I a town in I To 11	49
FABLE IV. Le pouvoir des Fables.	52
FABLE V. L'Homme & la Puce.	56
FABLE VI. Les Femmes & le Secret.	
FABLE VII. Le Chien qui porte à son cou le de la	57
FABLE VIII. Le Chien qui porte à son cou le diner de son Maître. FABLE VIII. Le Rieur & les Poissons.	59
The state of the Polyons.	61

TABLE DES FABLES.	iij
FABLE IX. Le Rat & l'Huître.	63
FABLE X. L'Ours & l'Amateur des jardins.	65
FABLE XI. Les deux Amis.	67
FABLE XII. Le Cochon, la Chévre & le Mouton.	69
FABLE XIII. Tircis & Amarante.	71
FABLE XIV. Les obseques de la Lionne.	73
FABLE XV. Le Rat & l'Eléphant.	75
FABLE XVI. L'Horoscope.	78
FABLE XVII. L'Ane & le Chien.	81
FABLE XVIII. Le Bassa & le Marchand.	83
FABLE XIX. L'avantage de la Science.	85
FABLE XX. Jupiter & les Tonnerres.	87
FABLE XXI. Le Faucon & le Chapon.	89
FABLE XXII. Le Chat & le Rat.	91
FABLE XXIII. Le Torrent & la Riviere.	94
FABLE XXIV. L'Education.	96
FABLE XXV. Les deux Chiens & l'Ane mort.	97
FABLE XXVI. Démocrite & les Abdéritains.	99
FABLE XXVII. Le Loup & le Chasseur.	101

LIVRE NEUVIEME.

Fable I. Le Dépositaire infidéle.	104
FABLE II. Les deux Pigeons.	108
FABLE III. Le Singe & le Léopard.	III
FABLE IV. Le gland & la Citrouille.	113
FABLE V. L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un jardin.	115
FABLE VI. Le Statuaire & la Statue de Jupiter.	117
FABLE VII. La Souris métamorphosée en Fille.	120
FABLE VIII. Le Fou qui vend la Sagesse.	123
FABLE IX. L'Huître & les Plaideurs.	126
FABLE X. Le Loup & le Chien maigre.	127
FABLE XI. Rien de trop.	130
FABLE XII. Le Cierge.	132
FABLE XIII. Jupiter & le Passager.	133
FABLE XIV. Le Chat & le Renard.	135
FABLE XV. Le Mari, la Femme & le Voleur.	
FABLE XVI. Le Trésor & les deux Hommes.	137
	- 39

TABLE DES FABLES.

FABLE XVII. Le Singe & le Chat.	142
FABLE XVIII. Le Milan & le Rossignol.	144
FABLE XIX. Le Berger & son troupeau.	145

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.



AMADAME

DE MONTESPAN.

L'apologue est un don qui vient des Immortels, Ou si c'est un présent des hommes, Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

Nous devons, tous tant que nous sommes, Ériger en Divinité

Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.

C'est proprement un charme: il rend l'ame attentive,

Ou plustôt il la tient captive, Nous attachant à des récits

Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.

O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse

A quelquefois pris place à la table des Dieux,

Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux:

Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,

Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage:

Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,

Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix:

Il n'est beauté dans nos Ecrits,

Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces; Eh! qui connoît que vous les beautés & les graces? Paroles & regards, tout est charme dans vous.

Ma Muse, en un sujet si doux,

Voudroit s'étendre davantage:

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,

Et d'un plus grand Maître que moi

Votre louange est le partage.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage Tome III.

A MADAME DE MONTESPAN.

Votre nom serve un jour de rempart & d'abri: Protégez désormais le Livre favori Par qui j'ose espérer une seconde vie:

> Sous vos seuls auspices ces Vers Seront jugés, malgré l'envie, Dignes des yeux de l'Univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande;

La Fable, en son nom, la demande: Vous sçavez quel crédit ce mensonge a sur nous; S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire, Je croirai lui devoir un temple pour salaire: Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



FABLES CHOISIES. LIVRE SEPTIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,

Faisoit aux Animaux la guerre.

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.

On n'en voyoit point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie:

Nul mets n'excitoit leur envie. Ni Loups, ni Renards n'épioient La douce & l'innocente proie. Les Tourterelles se fuyoient; Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, & dit: mes chers amis, Je crois que le ciel a permis Pour nos péchés cette infortune:

Que le plus coupable de nous Se facrifie aux traits du céleste courroux:

Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens On fait de pareils dévoûmens.

Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence L'état de notre conscience. Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons, J'ai dévoré force moutons.

Que m'avoient-ils fait? nulle offense: Même il m'est arrivé quelquesois de manger Le berger.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi: Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse. Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi; Vos scrupules font voir trop de délicatesse; Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espéce, Est-ce un péché? non, non: vous leur fîtes, seigneur,

> En les croquant beaucoup d'honneur. Et quant au berger, l'on peut dire Qu'il étoit digne de tous maux,

Etant de ces gens-là qui, sur les animaux, Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le renard, & flatteurs d'applaudir. On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances

Les moins pardonnables offenses. Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins, Au dire de chacun, étoient de petits saints.

L'âne vint à son tour, & dit: j'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,

Quelque diable aussi me poussant, Je tondis de ce pré la largeur de ma langue: Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net. A ces mots on cria haro sur le baudet. Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue, Qu'il falloit dévouer ce maudit animal, Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal. Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Tome III.

B

FABLES CHOISIES.

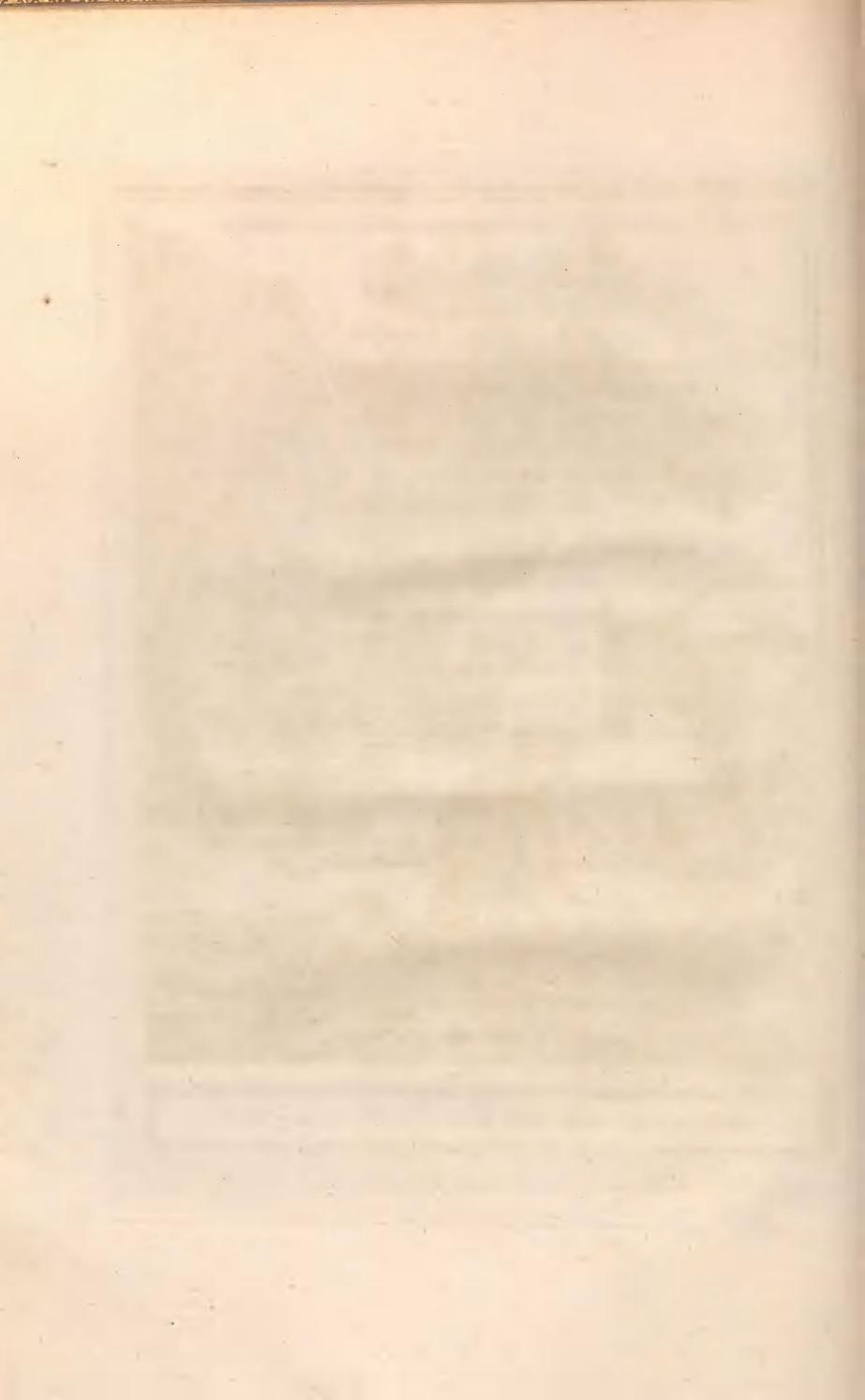
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son sorfait: on le lui sit bien voir.

6

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.







FABLE II.

LE MAL MARIÉ.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent: Cependant, des humains presque les quatre parts S'exposent hardiment au plus grand des hazards: Les quatre parts aussi des humains se repentent. J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,

Ne put trouver d'autre parti, Que de renvoyer son Épouse, Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut; On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt: Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose. Les valets enrageoient, l'Époux étoit à bout: Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,

Monsieur court, monsieur se repose.

Elle en dit tant, que monsieur à la fin,

Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoie à la campagne

Chez ses parens. La voilà donc compagne De certaines Philis qui gardent les dindons,

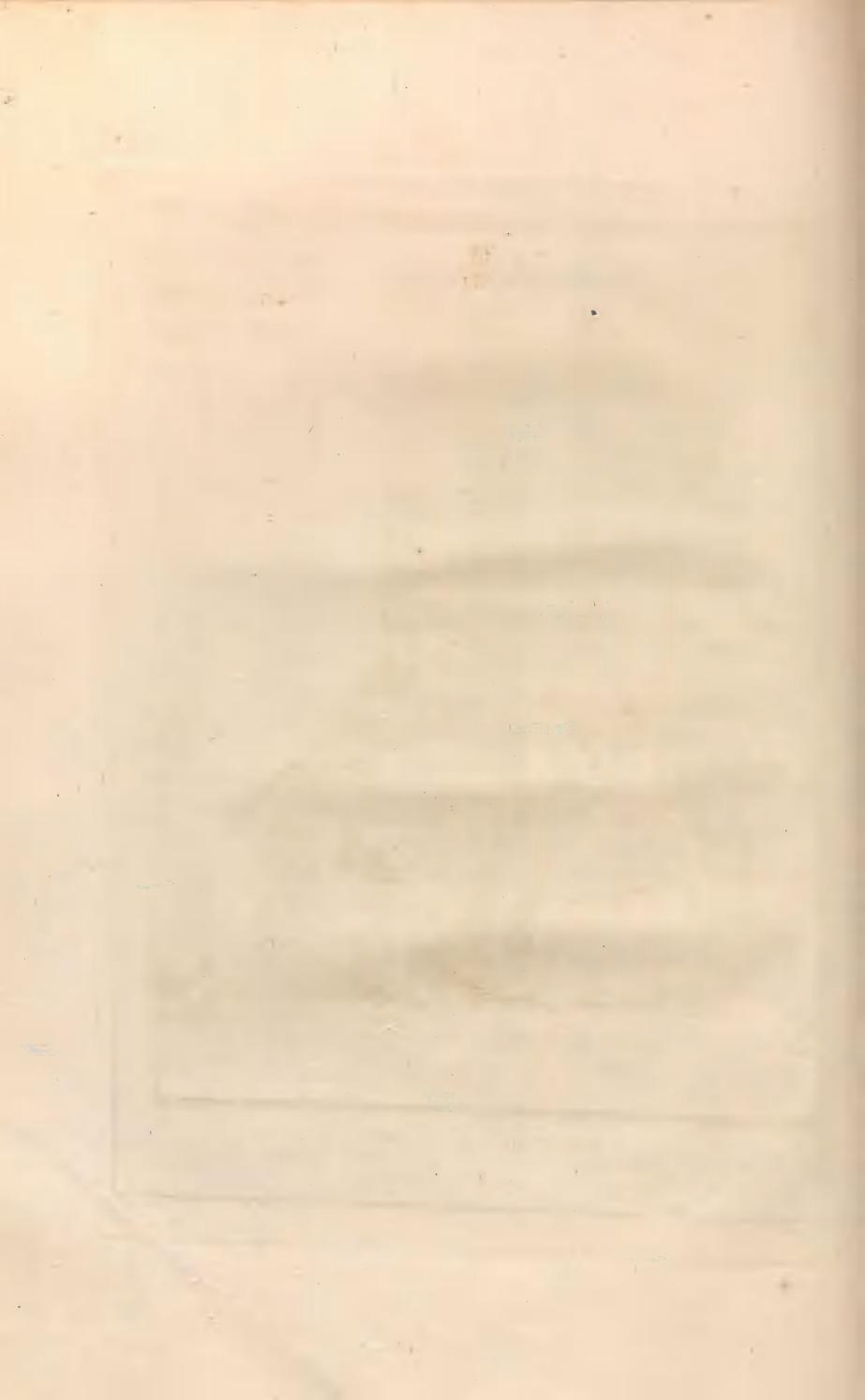
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?

Comment passiez-vous votre vie?

L'innocence des champs est-elle votre fait? Assez, dit-elle: mais ma peine Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici: Ils n'ont des troupeaux nul fouci. Je leur sçavois bien dire; & m'attirois la haine De tous ces gens si peu soigneux. Eh, Madame, reprit son Époux tout-à-l'heure, Si votre esprit est si hargneux Que le monde qui ne demeure Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir, Est déjà lassé de vous voir, Que feront des valets qui, toute la journée, Vous verront contre eux déchaînée? Et que pourra faire un époux Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous? Retournez au village: adieu. Si de ma vie Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie, Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés, Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.







FABLE III.

LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit prosonde,
S'étendant par tout à la ronde.

Notre hermite nouveau subsistoit là dedans.

Il fit tant des pieds & des dents, Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage Le vivre & le couvert: que faut-il davantage? Il devint gros & gras: dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens. Un jour, au dévot personnage, Des députés du peuple rat

S'en vinrent demander quelque aumône légere: Ils alloient en terre étrangere

Chercher quelque secours contre le peuple chat: Ratopolis étoit bloquée:

On les avoit contraints de partir sans argent, Attendu l'état indigent De la république attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le fecours Seroit prêt dans quatre ou cinq jours. Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:

En quoi peut un pauvre reclus

Vous assister? que peut-il faire,

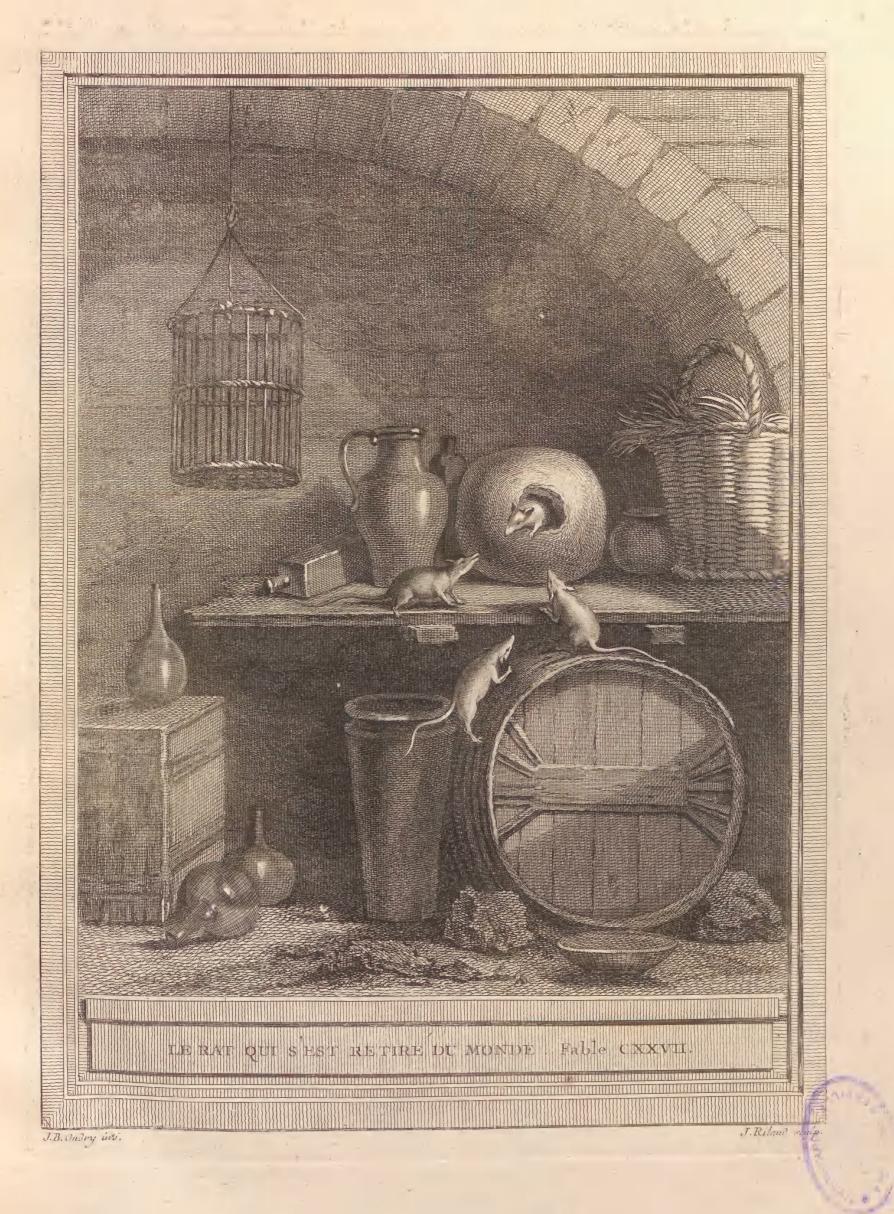
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci? J'espere qu'il aura de vous quelque souci.

Tome III.

Ayant parlé de cette forte, Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.







FABLE IV.

LE HÉRON.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où, Le Héron au long bec emmanché d'un long cou. Il cotoyoit une riviere.

L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,

Ma commere la carpe y faisoit mille tours

Avec le brochet son compere.

Le Héron en eût fait aisément son profit;

Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre:

Mais il crut mieux faire d'attendre Qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivoit de régime; & mangeoit à ses heures. Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau

S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,

Et montroit un goût dédaigneux Comme le rat du bon Horace.

Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse Une si pauvre chére? & pour qui me prend-on? La tanche rebutée, il trouva du goujon. Du goujon! c'est bien là le dîner d'un Héron! J'ouvrirois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise. Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon

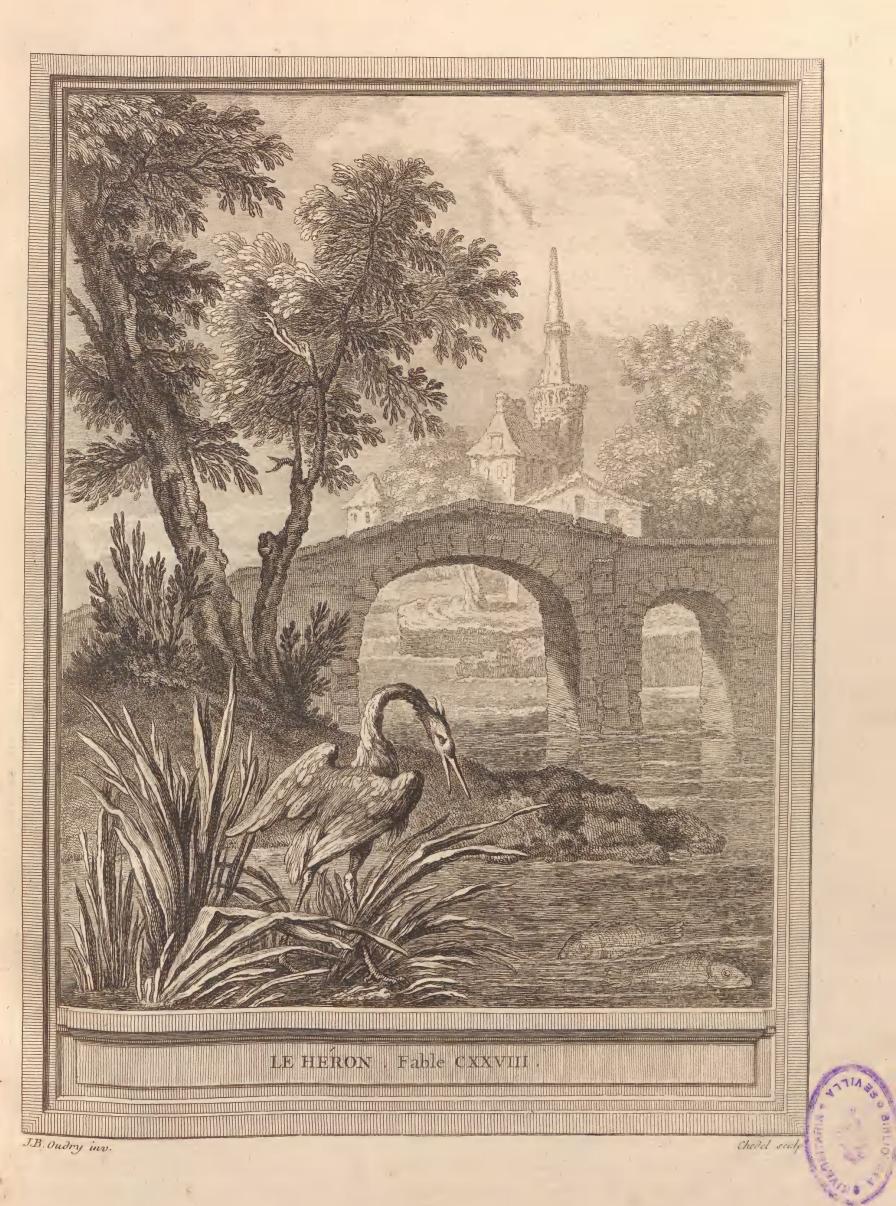
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

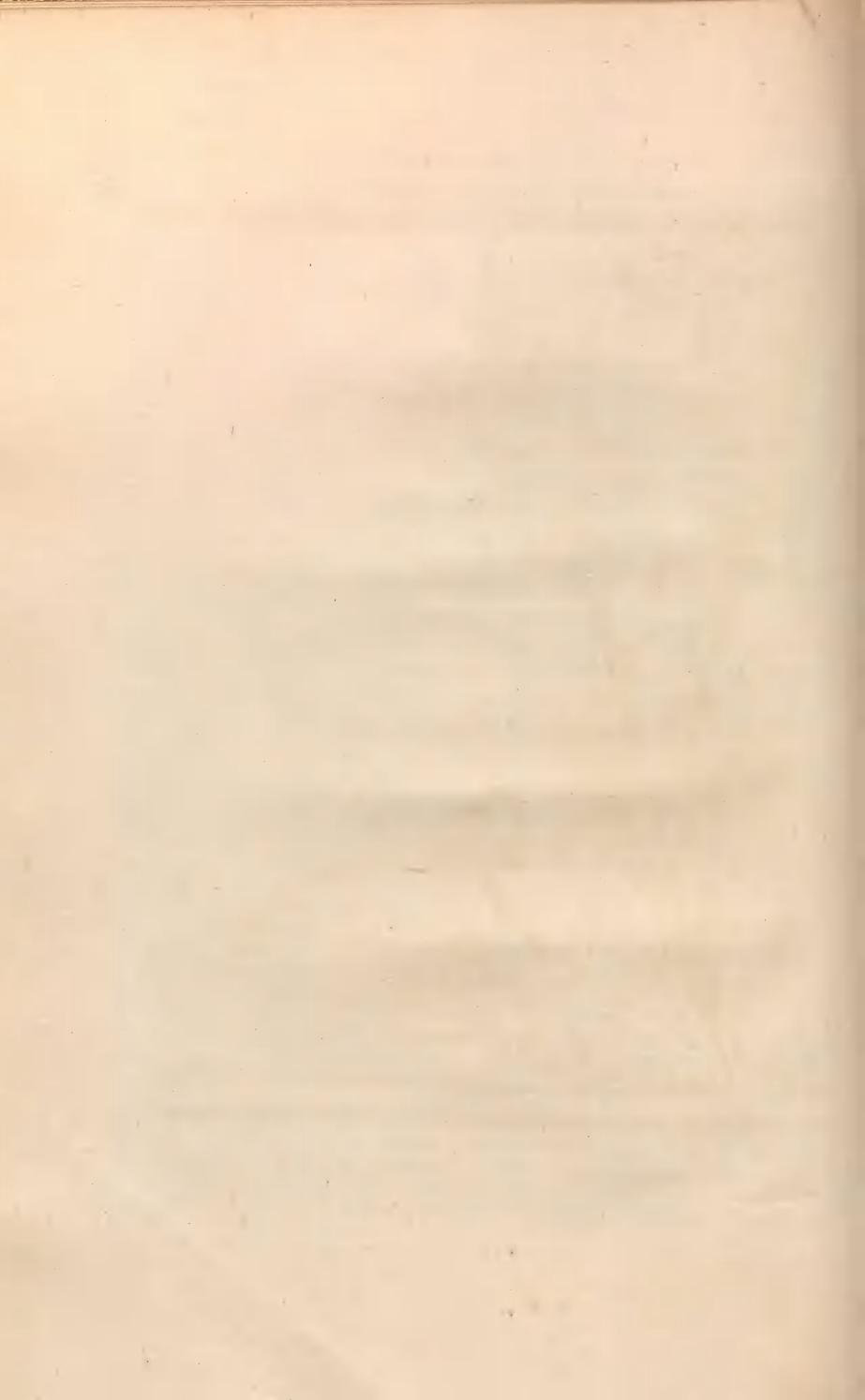
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aise

De rencontrer un limaçon,

Ne foyons pas si difficiles: Les plus accommodans, ce sont les plus habiles. On hazarde de perdre en voulant trop gagner. Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris: ce n'est pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.







FABLE V.

LA FILLE.

Certaine Fille un peu trop sière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.

Cette Fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance, De l'esprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir:

Il vint des partis d'importance.

La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié. Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je pense;

A moi les proposer? hélas, ils font pitié.

Voyez un peu la belle espéce! L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,

L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:

C'étoit ceci, c'étoit cela, C'étoit tout; car les précieuses Font dessus tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs. Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne

De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne. Grace à Dieu, je passe les nuits Sans chagrin, quoi qu'en solitude.

La Belle se sçut gré de tous ces sentimens.

L'âge la sit décheoir: adieu tous les amans.

Un an se passe & deux avec inquiétude.

Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour

Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:

Tome III.

D

Puis ses traits choquer & déplaire: Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.

Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.

Les ruines d'une maison

Se peuvent réparer: que n'est cet avantage

Pour les ruines du visage!

Sa préciosité changea lors de langage.

Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari:

Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi:

Le desir peut loger chez une précieuse:

Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,

Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse

De rencontrer un malotru.

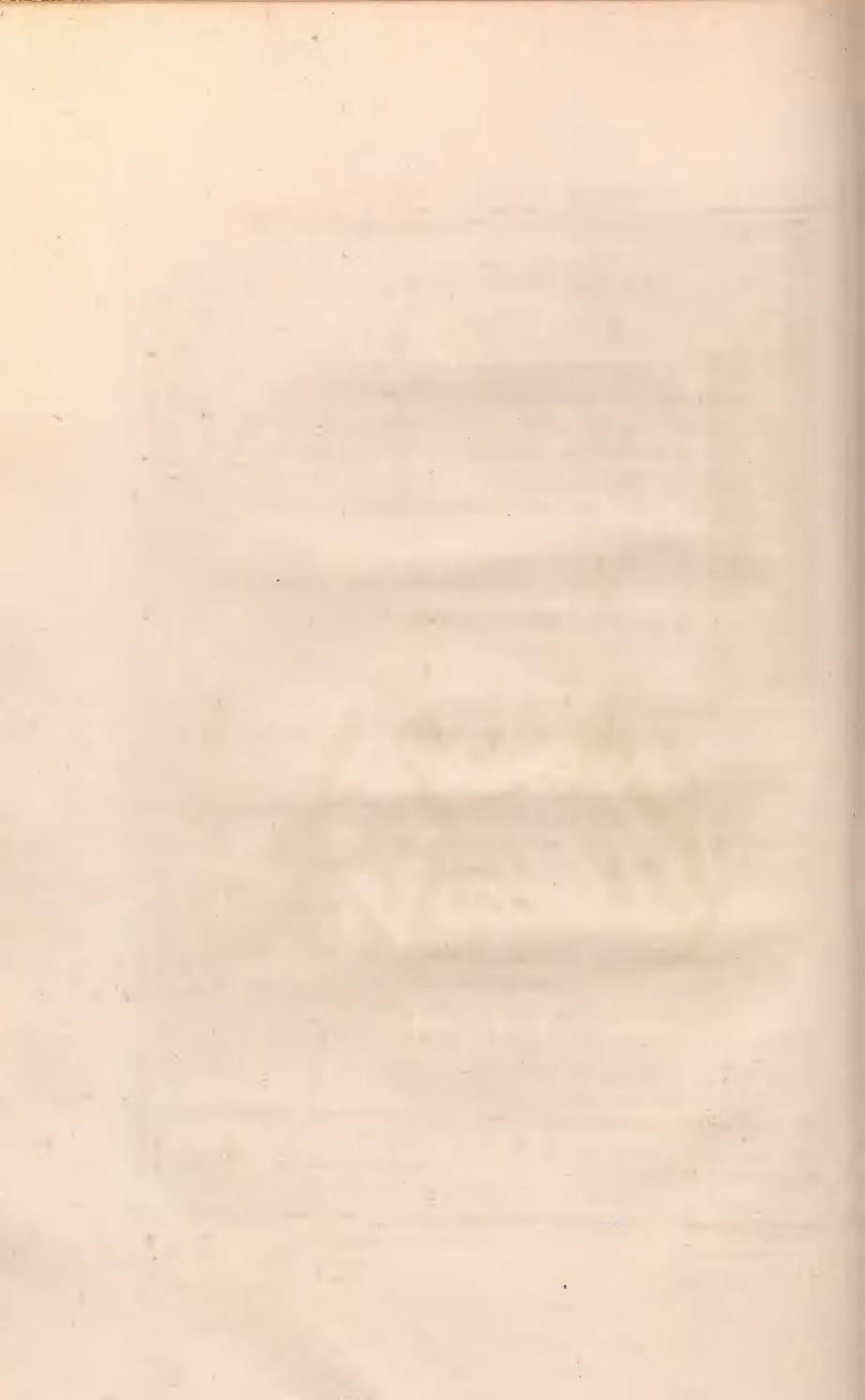




LAND STANK

J.B. Oudry inv.

Riland sculp.



FABLE VI.

LES SOUHAITS.

IL est au mogol des folets

Qui font office de valets,

Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,

Et quelquefois du jardinage.

Si vous touchez à leur ouvrage,

Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois, Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois. Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,

Aimoit le maître & la maîtresse, Et le jardin sur-tout. Dieu sçait si les zéphirs Peuple ami du démon, l'assissionent dans sa tâche. Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,

Combloit ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zele,

Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,

Nonobstant la légereté

A ses pareils si naturelle:

Mais ses confreres les esprits

Firent tant, que le chef de cette république, Par caprice ou par politique,

Le changea bientôt de logis.

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége

Prendre le soin d'une maison

En tout temps couverte de neige;

Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.

Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes:

On m'oblige de vous quitter,

Je ne sçais pas pour quelles fautes,

Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,

Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.

Employez-la: formez trois souhaits, car je puis Rendre trois souhaits accomplis;

Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine Etrange & nouvelle aux humains.

Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance; Et l'abondance, à pleines mains, Verse en leurs coffres la finance,

En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins: Tout en creve. Comment ranger cette chevance? Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut! Tous deux sont empêchés si jamais on le sut.

Les grands seigneurs leur emprunterent,

Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens Malheureux par trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre: heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors: fuyez; & toi, Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient; on lui fait place;

Avec elle ils rentrent en grace, Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux

Qu'ils étoient, & que sont tous ceux Qui souhaitent toujours, & perdent en chiméres Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,

Le folet en rit avec eux. Pour profiter de sa largesse,

Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,

Ils demanderent la sagesse:

C'est un trésor qui n'embarrasse point.



J.B. Oudry inv.

P. Avelines sculp



FABLE VII.

LA COUR DU LION.

Sa majesté Lionne un jour voulut connoître De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendroit
Cour plenière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence

Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

En son louvre il les invita.

Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire

Le dégoûté.

Le singe approuva fort cette sévérité; Et, flatteur excessif, il loua la colere, Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:

Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur, Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie, Eut un mauvais succès, & fut encor punie.

> Ce monseigneur du Lion-là, Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire, Que sens-tu? dis-le-moi: parle sans déguiser. Tome III. L'autre aussi-tôt de s'excuser, Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire Sans odorat: bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement. Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire, Ni fade adulateur, ni parleur trop sincére; Et tâchez quelquesois de répondre en Normand.







FABLE VIII.

LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte. Certain sujet fit naître la dispute Chez les oiseaux, non ceux que le printemps Méne à sa cour, & qui sous la feuillée, Par leur exemple & leurs sons éclatans, Font que Vénus est en nous réveillée; Ni ceux encor que la mere d'Amour Met à son char: mais le peuple Vautour Au bec retors, à la tranchante serre. Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre. Il plut du sang: je n'exagere point. Si je voulois conter de point en point Tout le détail, je manquerois d'haleine. Maint chef périt, maint héros expira; Et sur son roc Prométhée espéra De voir bientôt une fin à sa peine. C'étoit plaisir d'observer leurs efforts; C'étoit pitié de voir tomber les morts. Valeur, adresse, & ruses, & surprises, Tout s'employa. Les deux troupes éprises D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens De peupler l'air que respirent les ombres: Tout élément remplit de citoyens Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres. Cette fureur mit la compassion Dans les esprits d'une autre nation Au col changeant, au cœur tendre & fidéle: Elle employa sa médiation Pour accorder une telle querelle. Ambassadeurs par le peuple Pigeon

Furent choisis; & si bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne se chamaillérent.
Ils firent tréve; & la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en sit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans; La sûreté du reste de la terre Dépend de là: semez entre eux la guerre, Ou vous n'aurez avec eux nulle paix. Ceci soit dit en passant: je me tais.







FABLE IX.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé, Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussi-tôt que le char chemine, Et qu'elle voit les gens marcher, Elle s'en attribue uniquement la gloire, Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit

Un sergent de bataille, allant en chaque endroit Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin, Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin; Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son bréviaire:

Il prenoit bien son temps! Une semme chantoit:
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottisses pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:

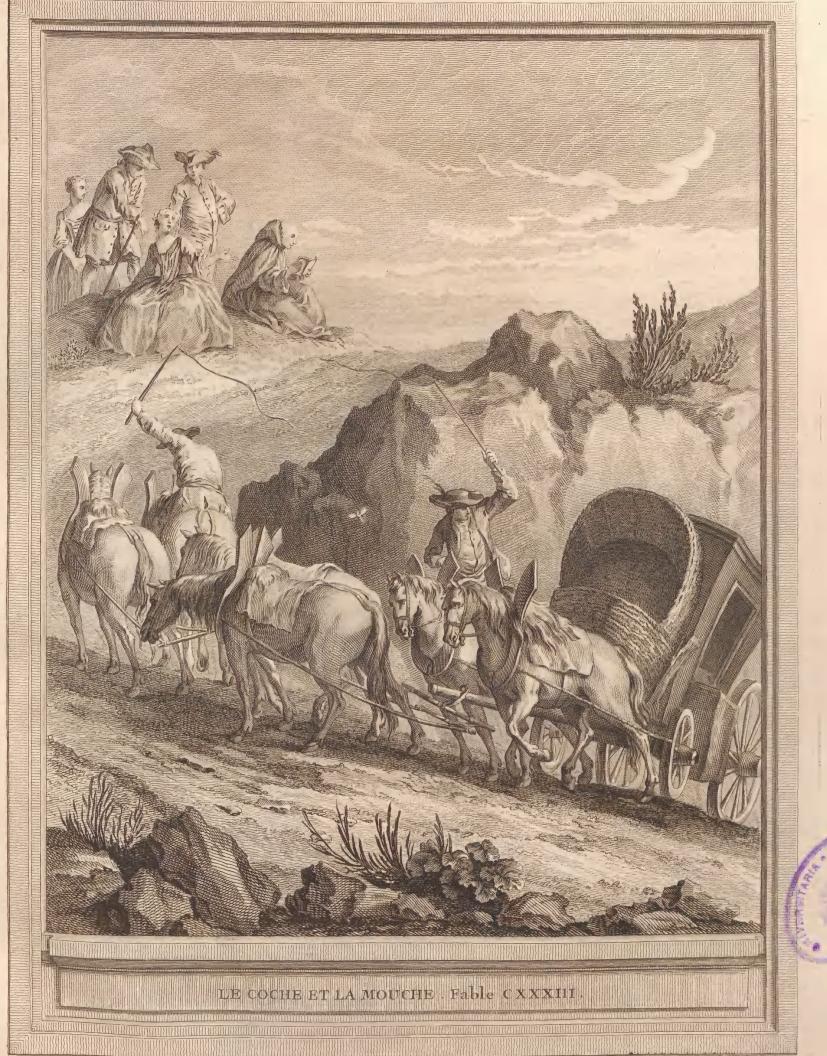
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Tome III.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les nécessaires;
Et par tout importuns, devroient être chassés.





J.B. Oudry inv.

Gaillard sculp.



FABLE X.

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple & souliers plats.
Notre Laitiere ainsi troussée,
Comptoit déja dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employoit l'argent, Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée: La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile D'élever des poulets autour de ma maison:

Le renard sera bien habile,

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son:

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vû le prix dont il est, une vache & son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau?

Perrette là-dessus saute aussi, transportée.

Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.

La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue, Va s'excuser à son mari, En grand danger d'être battue. Le récit en farce en sut fait: On l'appella le Pot au Lait. Quel esprit ne bat la campagne?

Qui ne fait châteaux en Espagne?

Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,

Autant les sages que les sous.

Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.

Une slatteuse erreur emporte alors nos ames:

Tout le bien du monde est à nous, Tous les honneurs, toutes les semmes. Quand je suis seul, je fais au plus brave un dési: Je m'écarte, je vais détrôner le Sosi;

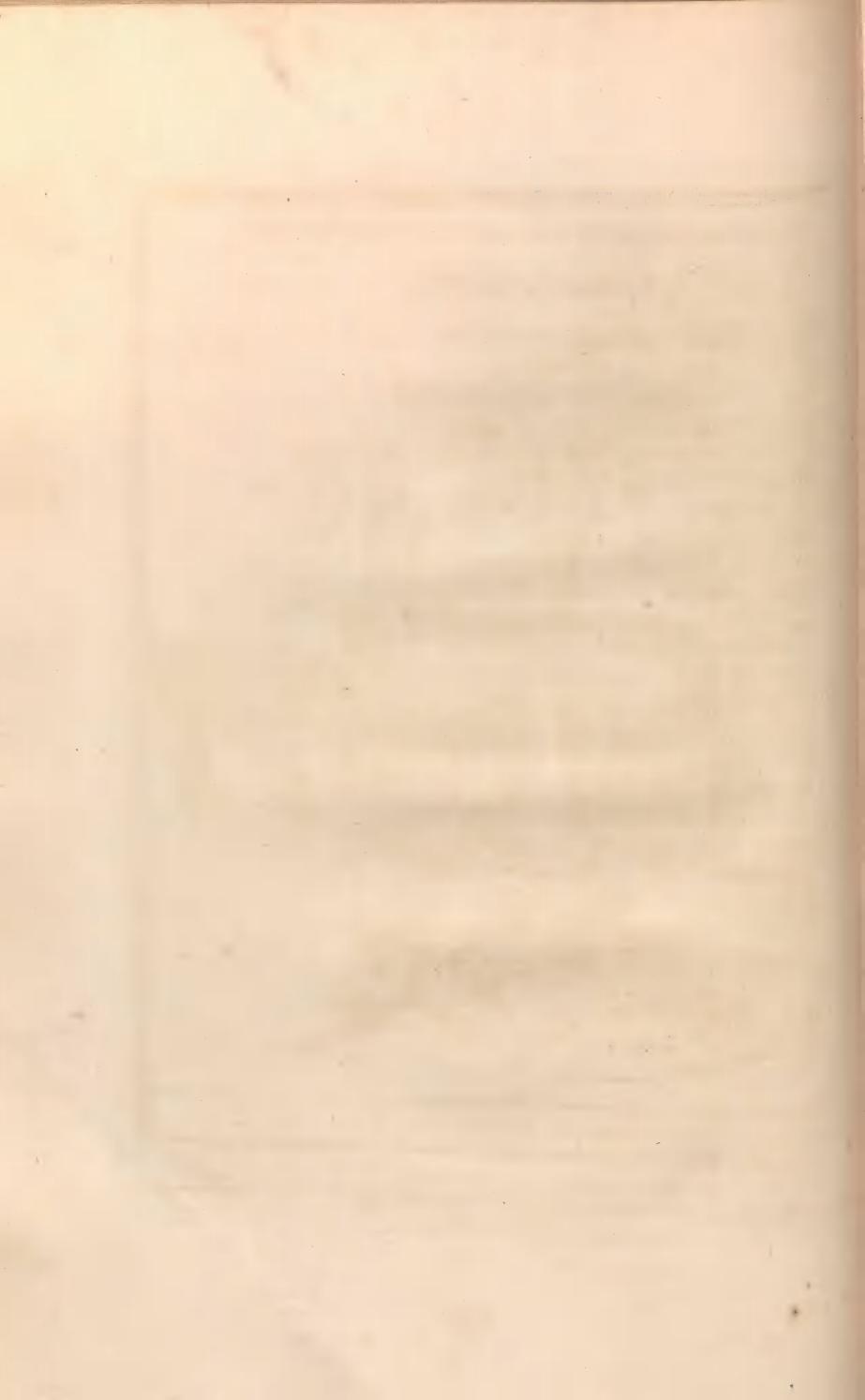
On m'élit Roi, mon peuple m'aime:
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean, comme devant.





J.B. Oudry inv.

Riland soul



FABLE XI.

LE CURÉ ET LE MORT.

Un Mort s'en alloit tristement S'emparer de son dernier gîte: Un Curé s'en alloit gaiment Enterrer ce Mort au plus vîte.

Notre Défunt étoit en carrosse porté,

Bien & dûment empaqueté,

Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme biére, Robe d'hyver, robe d'été,

Que les morts ne dépouillent guére.

Le Pasteur étoit à côté,

Et récitoit à l'ordinaire

Maintes dévotes oraisons,

Et des pseaumes & des leçons,

Et des versets & des répons.

Monsieur le Mort, laissez-nous faire,

On vous en donnera de toutes les façons:

Il ne s'agit que du salaire.

Messire Jean Chouart couvoit des yeux son Mort,

Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;

Et, des regards, sembloit lui dire: Monsieur le Mort, j'aurai de vous, Tant en argent, & tant en cire, Et tant en autres menus coûts.

Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette

Du meilleur vin des environs:
Certaine niéce assez proprette,
Et sa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée

Un heurt survient: adieu le char.

Tome III.

Voilà Messire Jean Chouart

Qui du choc de son Mort a la tête cassée:

Le Paroissien, en plomb, entraîne son Pasteur,

Notre Curé suit son Seigneur:

Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie Est le Curé Chouart, qui sur son Mort comptoit, Et la Fable du Pot au lait.

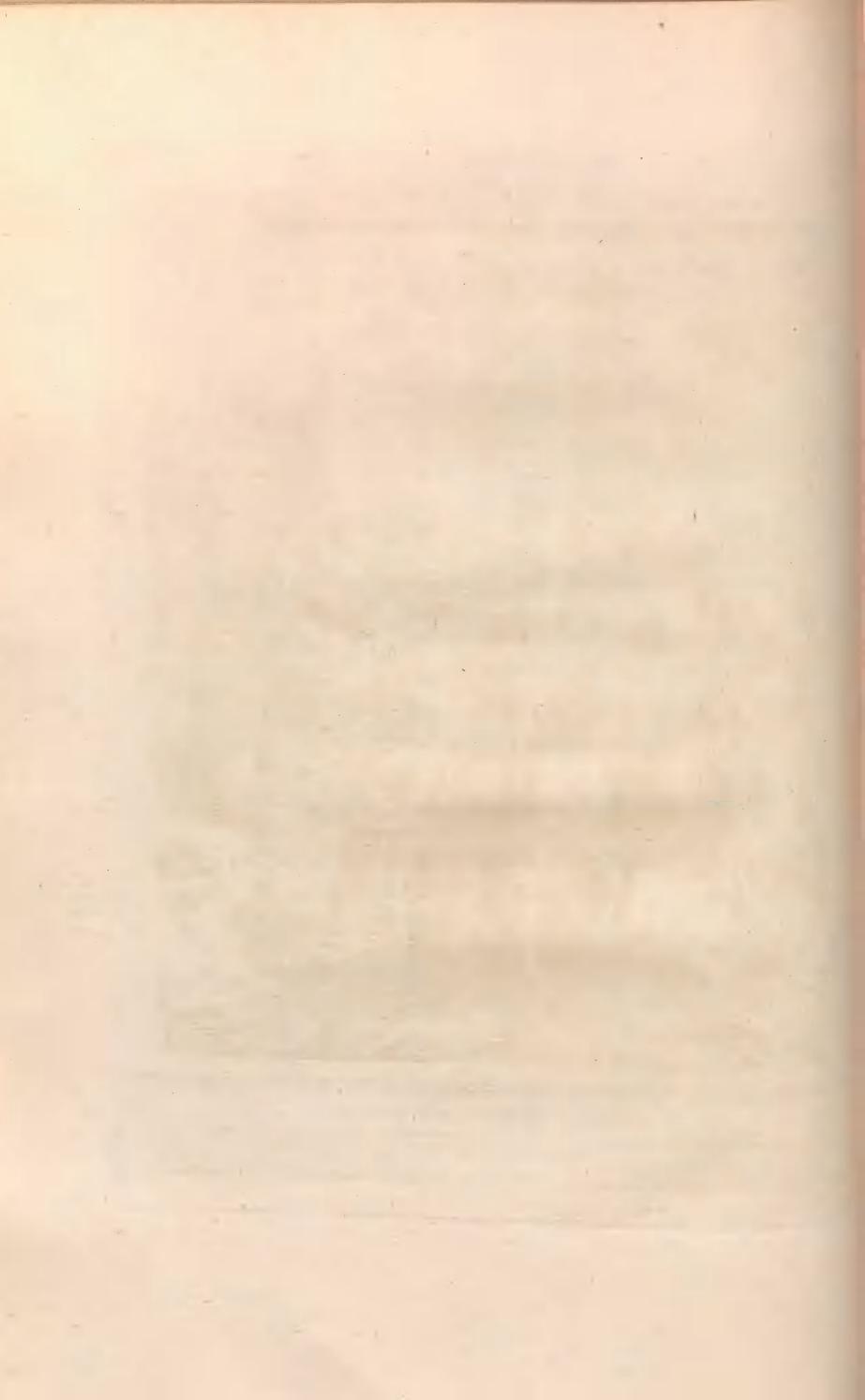




LECURE ET LE MORT Fable CXXXV.

J.B. Oudry inv.

L. le Grand soul



FABLE XII. L'HOMME

QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,

ET L'HOMME

QUI L'ATTEND DANS SON LIT.



FABLE XII.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune?

Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément

Contempler la foule importune

De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du sort de royaume en royaume,

Fidéles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment, L'inconstante aussi-tôt, à leurs désirs échappe: Pauvres gens! je les plains; car on a pour les sous Plus de pitié que de courroux.

Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux; Et le voilà devenu pape:

Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux:

Mais que vous sert votre mérite?

La Fortune a-t'elle des yeux?

Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,

Le repos, le repos trésor si précieux,

Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux?

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse, Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre séjour?
Vous sçavez que nul n'est prophéte
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne souhaite

Ni climats, ni destins meilleurs.

Contentez-vous; suivez votre humeur inquiéte:

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre Fréquenter sur tout autre; & ce lieu, c'est la cour. Là donc, pour quelque temps, il sixe son séjour, Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sçait être les meilleures,
Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci? se dit-il: cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là: d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieus?

On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour, messieurs de cour, adieu.

Suivez jusques au bout une ombre qui vous statte.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:

Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,

Et le premier osa l'abysme désier.

Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une sois; essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
Tome III.

La Fortune pour lors distribuoit ses graces. Il y court: les mers étoient lasses

De le porter; & tout le fruit Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages: Demeure en ton pays, par la nature instruit. Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit été:

Ce qui lui fit conclure en somme,

Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

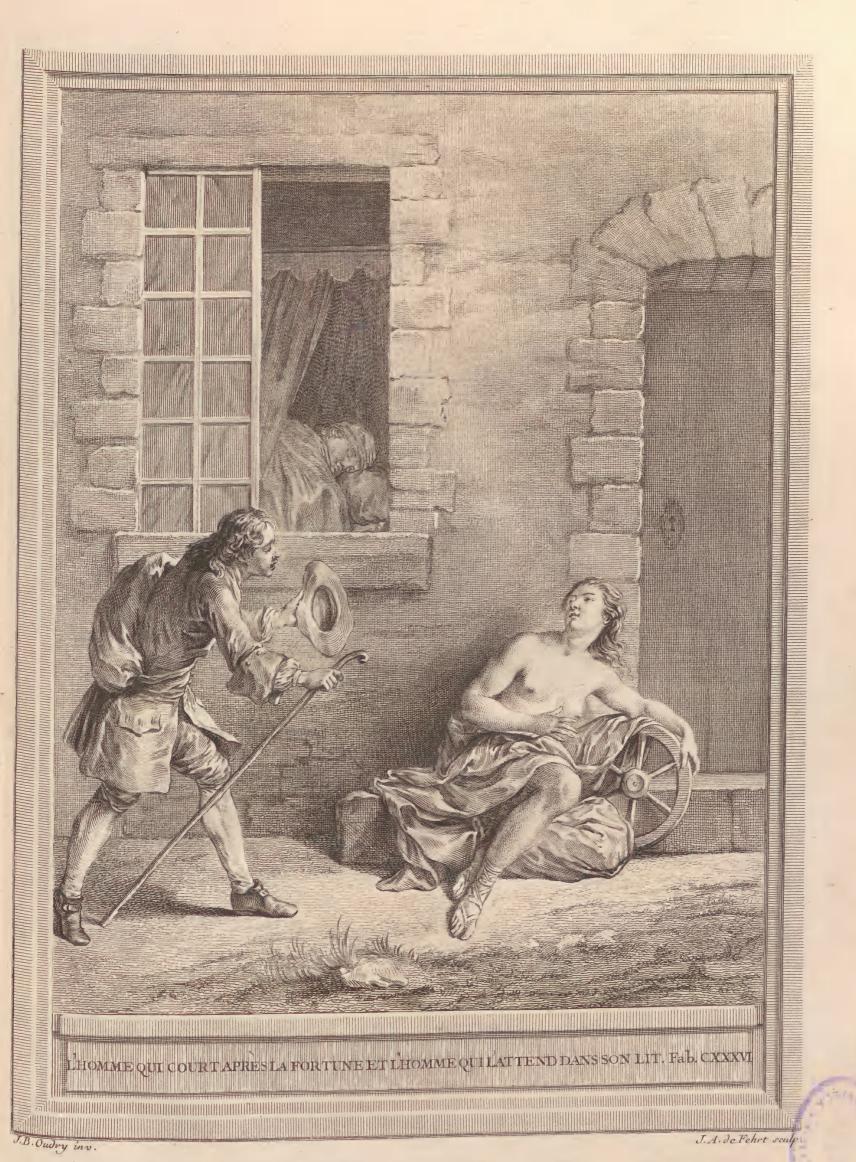
Il renonce aux courses ingrates, Revient en son pays, voit de loin ses pénates, Pleure de joie, & dit: heureux qui vit chez soi, De régler ses désirs faisant tout son emploi.

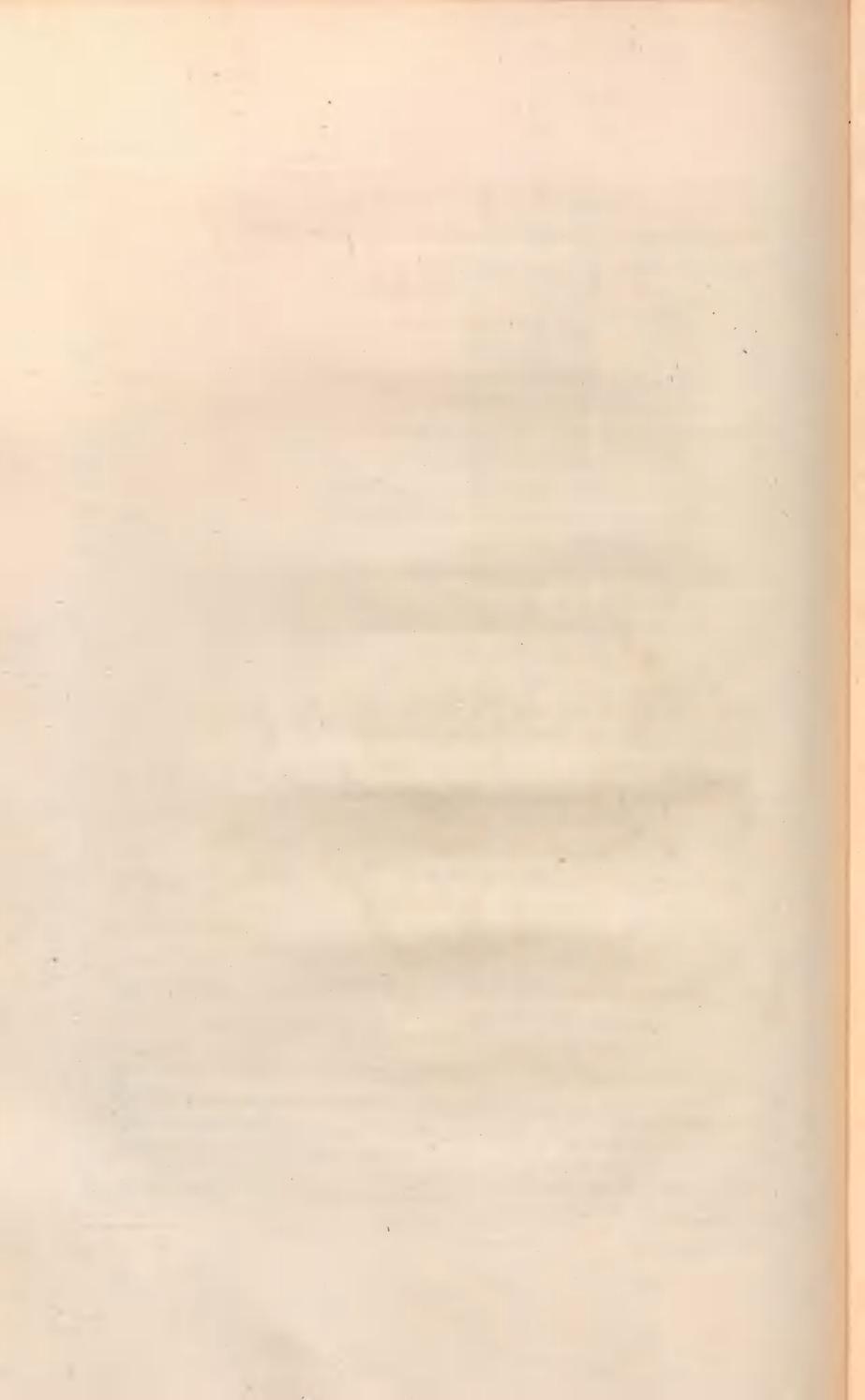
Il ne sçait que par oui-dire Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire, Fortune, qui nous fais passer devant les yeux Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde On suit, sans que l'effet aux promesses réponde. Désormais je ne bouge, & ferai cent sois mieux.

En raisonnant de cette sorte, Et contre la Fortune ayant pris ce conseil, Il la trouve assise à la porte

De son ami plongé dans un profond sommeil.







FABLE XIII.

LES DEUX Coos.

Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint, Et voilà la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint Cette querelle envenimée,

Où du fang des dieux même on vit le Xanthe teint. Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint. Le bruit s'en répandit par tout le voisinage. La gent qui porte crête au spectacle accourut.

Plus d'une Hélene au beau plumage Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut: Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours; Ses amours, qu'un rival tout sier de sa désaite Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours Cet objet rallumer sa haine & son courage. Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;

Et s'exerçant contre les vents, S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits S'alla percher & chanter sa victoire.

> Un Vautour entendit sa voix: Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.

Enfin, par un fatal retour,

Son rival autour de la Poule

S'en revint faire le coquet:

Je laisse à penser quel caquet,

Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups:

Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.

Désions-nous du sort, & prenons garde à nous,

Après le gain d'une bataille.





LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.

J.B. Oudry inv.

M. Marvie sculp



FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit: Il triompha des vents pendant plus d'un voyage. Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage D'aucun de ses ballots; le sort l'en affranchit. Sur tous ses compagnons, Atropos & Neptune Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune Prenoit soin d'amener son marchand à bon port. Facteurs, associés, chacun lui sut sidele. Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor. Le luxe & la folie enflerent son trésor:

Bref, il plut dans son escarcelle.

On ne parloit chez lui que par doubles ducats;

Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses:

Ses jours de jeûne étoient des noces.

Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: & d'où vient donc un si bon ordinaire?

Et d'où me viendroit-il, que de mon sçavoir-faire?

Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, & bien placer l'argent.

Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:

Mais rien, pour cette sois, ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires.
Un troisième, au port arrivant,

Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie Tome III.

N'étoient plus tels qu'auparavant. Enfin, ses facteurs le trompant, Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie, Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, helas!

Confolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas

Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sçais s'il crut ce conseil:

Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,

Son bonheur à son industrie:

Et si de quelque échec notre faute est suivie, Nous disons injures au sort: Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons: le mal, c'est la Fortune. On a toujours raison; le destin toujours tort.

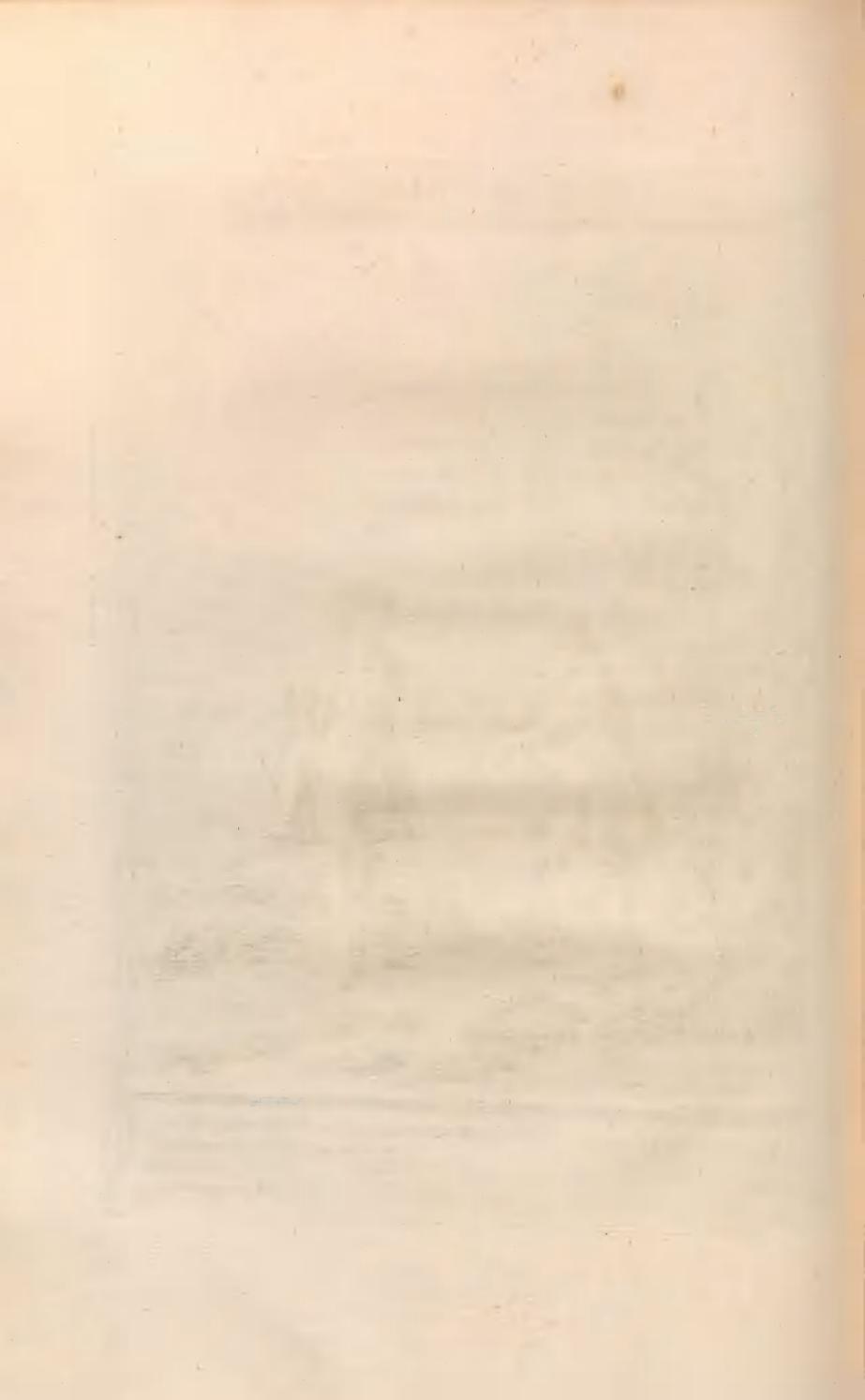




L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVIII

J.B. Oudry inv.

J. Ouvrier sculp.



FABLE XV.

LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hazard que n'aît l'opinion; Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrois fonder ce prologue

Sur gens de tous états: tout est prévention,

Cabale, entêtement, point ou peu de justice.

C'est un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait son cours,

Cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque événement:
Perdoit-on un chisson, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mere fâcheuse, une femme jalouse,

Chez la Devineuse on couroit

Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.

Son fait consistoit en adresse:

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse, Du hazard quelquesois, tout cela concouroit; Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle. Ensin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,

Elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.

Là cette femme emplit sa bourse; Et, sans avoir d'autre ressource, Gagne de quoi donner un rang à son mari: Elle achete un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout ensin Alloit, comme autresois, demander son destin: Le galetas devint l'antre de la Sibylle.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.

Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,

Moi Devine! on se moque: eh! messieurs, sais-je lire?

Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.

Point de raison: fallut deviner & prédire,

Mettre à part force bons ducats, Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats. Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose: Quatre siéges boiteux, un manche de balai, Tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.

Quand cette femme auroit dit vrai Dans une chambre tapissée,

On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre semme se morfondit.

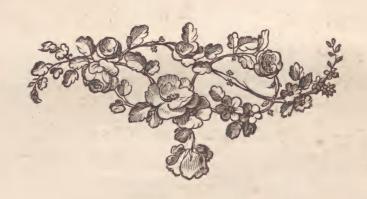
L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise

Gagner gros: les gens l'avoient prise

Pour Maître tel, qui traînoit après soi

Force écoutans: demandez-moi pourquoi.





B.Oudry inv.



FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin Dame Belette, un beau matin, S'empara: c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée. Elle porta chez lui ses pénates un jour Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour,

Parmi le thym & la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Janot Lapin retourne aux souterreins séjours.

La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître?

Dit l'animal chassé du paternel logis:

Holà, madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Étoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:

Et quand ce seroit un royaume,

Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.

Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maître & seigneur; & qui, de pere en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

Or bien fans crier davantage, Tome III.

K

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,

Un Chat faisant la chatemite, Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez, Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause. L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose. Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestans,

Grippeminaud le bon apôtre, Jettant des deux côtés la griffe en même temps, Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois Les petits souverains se rapportant aux rois.







FABLE XVII.

LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il furvint de grands débats
Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue: La queue au ciel se plaignit,

Et lui dit:

Je fais mainte & mainte lieue, Comme il plaît à celle-ci.

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?

Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Ensin, voilà ma requête:
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle. Souvent sa complaisance a de méchans effets. Il devroit être sourd aux aveugles souhaits. Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle, Qui ne voyoit au grand jour, Pas plus clair que dans un four, Donnoit tantôt contre un marbre, Contre un passant, contre un arbre:

Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans fon erreur.





Fable CXLI LA TÊTE ET LA QUEÜE DU SERPENT

J.B Ondry inv.



FABLE XVIII. UN ANIMAL DANS LA LUNE.



FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE.

Pendant qu'un Philosophe assure,

Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,

Un autre Philosophe jure

Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison; & la Philosophie

Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont

Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.

Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement:

J'en dirai quelque jour les raisons amplement.

J'apperçois le soleil: quelle en est la figure?

Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:

Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?

Sa distance me fait juger de sa grandeur:

Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.

L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur:

Je le rends immobile; & la terre chemine.

Bref, je déments mes yeux en toute sa machine.

Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame, en toute occasion, Développe le vrai caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts, Ni mon oreille lente à m'apporter les sons. Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse: La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Si je crois leur rapport, erreur assez commune,

Une tête de femme est au corps de la lune.

Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La Lune nulle part n'a sa surface unie:

Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;

Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préfageoit fans doute un grand événement.
Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? le Monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célébres dans l'histoire.

Même les Filles de mémoire

Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs:

La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.

Charles en sçait jouir: il sçauroit dans la guerre

Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts.

Fin du septieme Livre.





UN ANIMAL DANS LALUNE. Fable CXLII

J.B. Oudry inv.

J. Ouvrier sculp



FABLES CHOISIES.

LIVRE HUITIEME.

FABLE I.

LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage: Il est toujours prêt à partir, S'étant sçû lui-même avertir

Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:

Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,

Il n'en est point qu'il ne comprenne

Dans le fatal tribut: tous sont de son domaine:

Et le premier instant où les enfans des rois

Ouvrent les yeux à la lumière, Est celui qui vient quelquesois, Fermer pour toujours leur paupière. Désendez-vous par la grandeur,

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,

La Mort ravit tout sans pudeur.

Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré; Et, puisqu'il faut que je le die, Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie, Se plaignoit à la Mort que précipitamment Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament, Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.

Tome III.

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle:

Il me reste à pourvoir un arriere-neveu:

Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle.

Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!

Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.

Tu te plains sans raison de mon impatience.

Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris

Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.

Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose:

J'aurois trouvé ton testament tout fait, Ton-petit fils pourvû, ton bâtiment parfait. Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

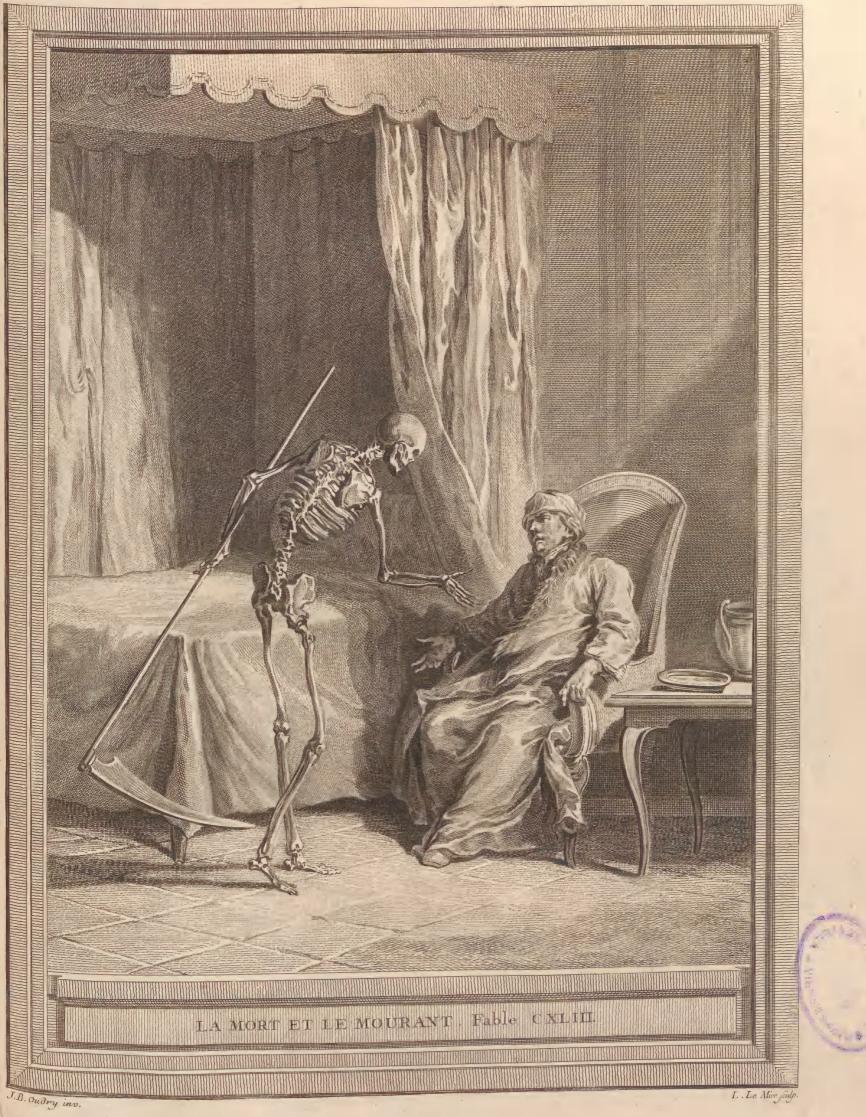
Du marcher & du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe:
Toute chose pour toi semble être évanouïe:
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

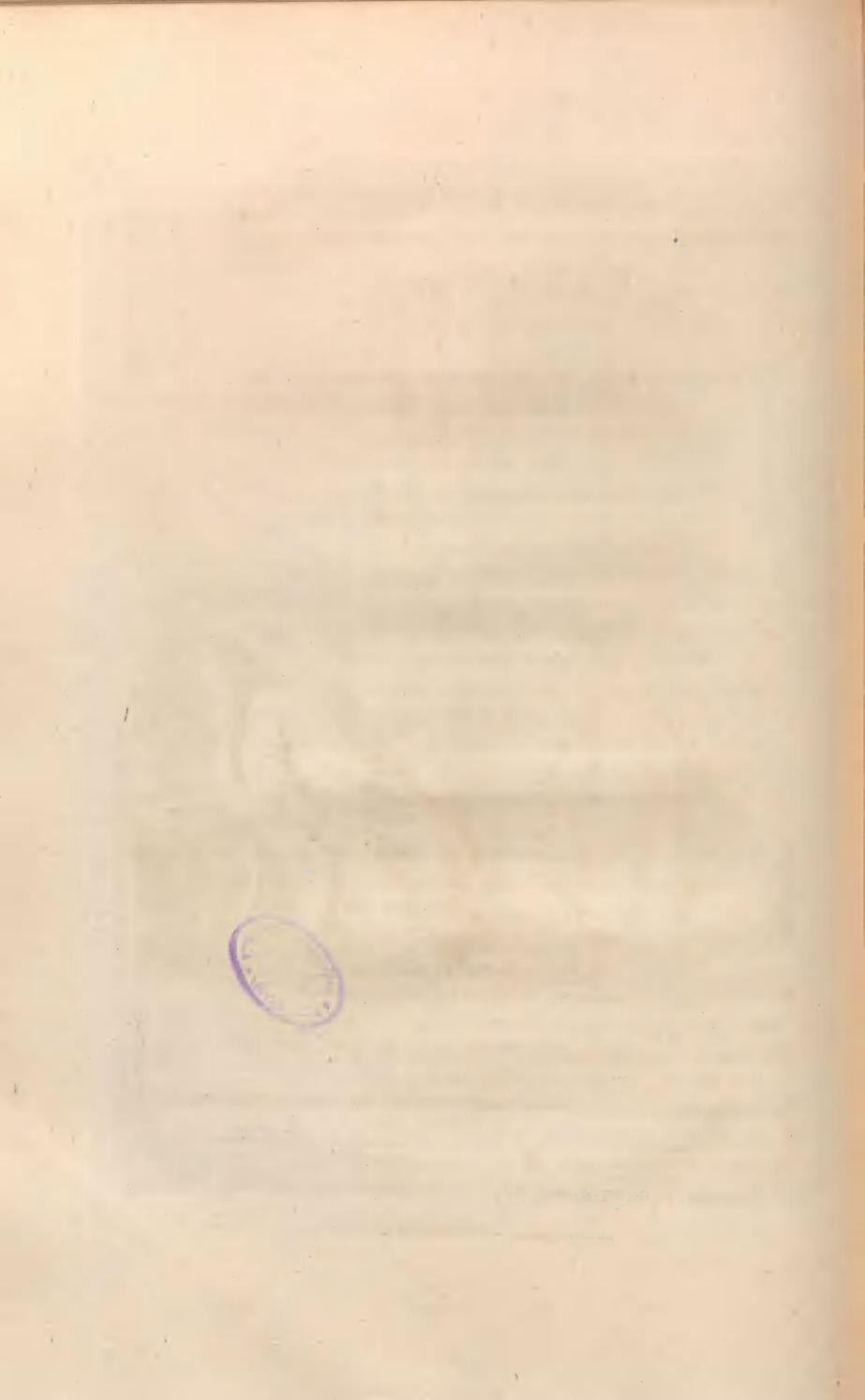
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, & sans réplique:
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison: je voudrois qu'à cet âge On sortit de la vie ainsi que d'un banquet, Remerciant son hôte; & qu'on sit son paquet: Car de combien peut-on retarder le voyage? Tu murmures, vieillard: vois ces jeunes mourir,

Vois-les marcher, vois-les courir A des morts, il est vrai, glorieuses & belles, Mais sûres cependant, & quelquesois cruelles. J'ai beau te le crier, mon zele est indiscret: Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

(Fable CXLIII.)





FABLE II.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir: C'étoit merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr: il faisoit des passages, Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or, Chantoit peu, dormoit moins encor.

C'étoit un homme de finance.

Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,

Le Savetier alors en chantant l'éveilloit; Et le Financier se plaignoit

Que les soins de la Providence

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

Comme le manger & le boire.

En son hôtel il fait venir

Le chanteur, & lui dit: or, çà, sire Grégoire, Que gagnez-vous par an? Par an? ma soi, monsieur,

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere

De compter de la sorte; & je n'entasse guere

Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

J'attrappe le bout de l'année:

Chaque jour amene son pain.

Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée? Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours, (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes) Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours Qu'il saut chommer: on nous ruine en Fêtes. L'une fait tort à l'autre: & monsieur le Curé, De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.

Le Financier riant de sa naïveté,

Lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus: gardez-les avec soin,

Pour vous en servir au besoin.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre Avoit, depuis plus de cent ans, Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre L'argent & sa joie à la fois.

Plus de chant: il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis,

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet: & la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit;
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,

Et reprenez vos cent écus.





J.B. Oudry inv.

Chenu oculp.



FABLE III.

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus, Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse: Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espéce, Manda des Médecins: il en est de tous arts. Médecins au Lion viennent de toutes parts: De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites, Le Renard se dispense, & se tient clos & coi. Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du roi Son camarade absent. Le prince tout à l'heure Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure, Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté; Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire: Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere

> Ne m'ait, à mépris, imputé D'avoir différé cet hommage: Mais j'étois en pélerinage,

Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vû dans mon voyage Gens experts & sçavans; leur ai dit la langueur Dont votre majesté craint, à bon droit, la suite.

Vous ne manquez que de chaleur; Le long âge en vous l'a détruite.

D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau Toute chaude & toute fumante: Le fecret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante. Messire Loup vous servira,

S'il vous plaît, de robe de chambre: Tome III.

Le Roi goûte cet avis-là:
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire:
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière:

Vous êtes dans une carriére Où l'on ne se pardonne rien.





J.B. Oudry inv.

Chenu soul



FABLE IV. LE POUVOIR DES FABLES.

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambassadeur

Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?

Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légeres?

S'ils osent quelquesois prendre un air de grandeur,

Seront-ils point traités par vous de téméraires?

Vous avez bien d'autres affaires

A démêler que les débats

Du Lapin & de la Belette.

Lifez-les, ne les lifez pas:

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe fur les bras.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens: mais que l'Angleterre Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,

J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il pas encor temps que Louis se repose?

Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las

De combatre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras?

Si votre esprit plein de souplesse, Par éloquence & par adresse, Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup, Je vous sacrisserai cent moutons: c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moi la grace

De prendre en don ce peu d'encens.

Prenez en gré mes vœux ardens,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient: je n'en dirai pas plus.

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dûs,

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger, Un Orateur voyant sa patrie en danger, Courut à la tribune; & d'un art tyrannique, Voulant forcer les cœurs dans une république, Il parla fortement sur le commun salut. On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut

A ces figures violentes

Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles

Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter

A des combats d'enfans, & point à fes paroles.

Que fit le harangueur? il prit un autre tour.

Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour

Avec l'Anguille & l'Hirondelle:

Un fleuve les arrête; & l'Anguille en nageant, Comme l'Hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: & Cérès, que sit-elle?
Ce qu'elle sit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.

Quoi! de contes d'enfans son peuple s'embarrasse! Et du péril qui le menace,

Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet! Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

> A ce reproche l'assemblée Par l'Apologue réveillée Se donne entiere à l'Orateur: Tome III.

0

Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athene en ce point; & moi-même, Au moment que je fais cette moralité,

Si peau-d'âne m'étoit conté,

J'y prendrois un plaisir extrême.

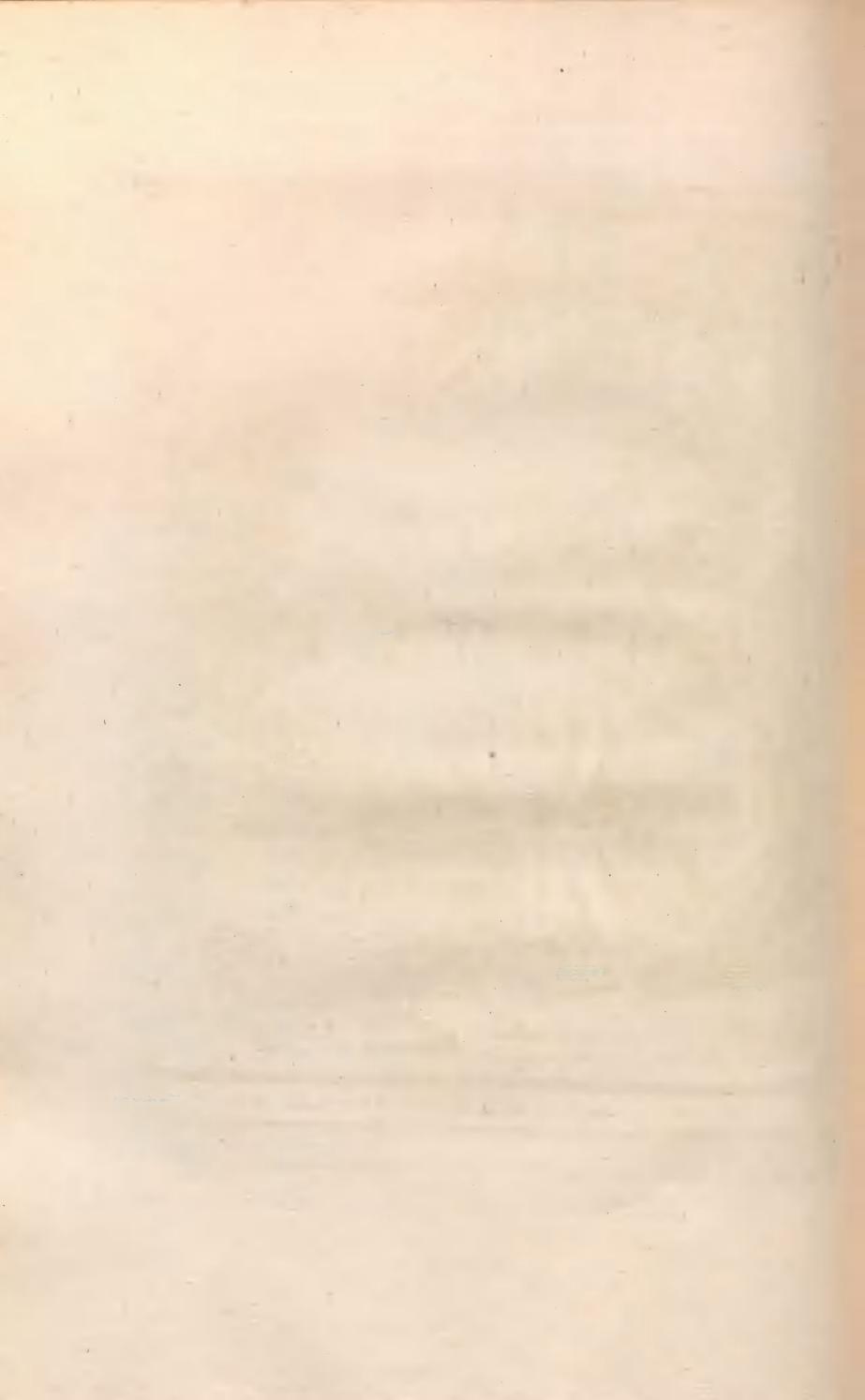
Le monde est vieux, dit-on, je le crois: cependant Il le faut amuser encor comme un enfant.





D. Oudry inv.

M. Marvie seuip



FABLE V. L'HOMME ET LAPUCE.

FABLE V.

L'HOMME ET LA PUCE.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux, Souvent pour des sujets, même indignes des hommes. Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes, Soit obligé d'avoir incessamment les yeux; Et que le plus petit de la race mortelle, A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle, Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens, Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.







FABLE VI.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pese tant qu'un secret:

Le porter loin est difficile aux dames;

Et je sçais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont semmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria

La nuit étant près d'elle: ô Dieux! qu'est-ce cela?

Je n'en puis plus, on me déchire: Quoi! j'accouche d'un œuf! d'un œuf? oui, le voilà Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dire, On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.

> La Femme neuve sur ce cas, Ainsi que sur mainte autre affaire,

Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit Avec les ombres de la nuit. L'épouse indiscrete & peu fine,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé; Et de courir chez sa voisine.

Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé:

N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien D'aller publier ce mystere.

Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne sçavez guere

Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déja de conter la nouvelle:

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout, car une autre commere Tome III.

P

58 FABLES CHOISIES.

En dit quatre; & raconte à l'oreille le fait:

Précaution peu nécessaire,

Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,

De bouche en bouche alloit croissant,

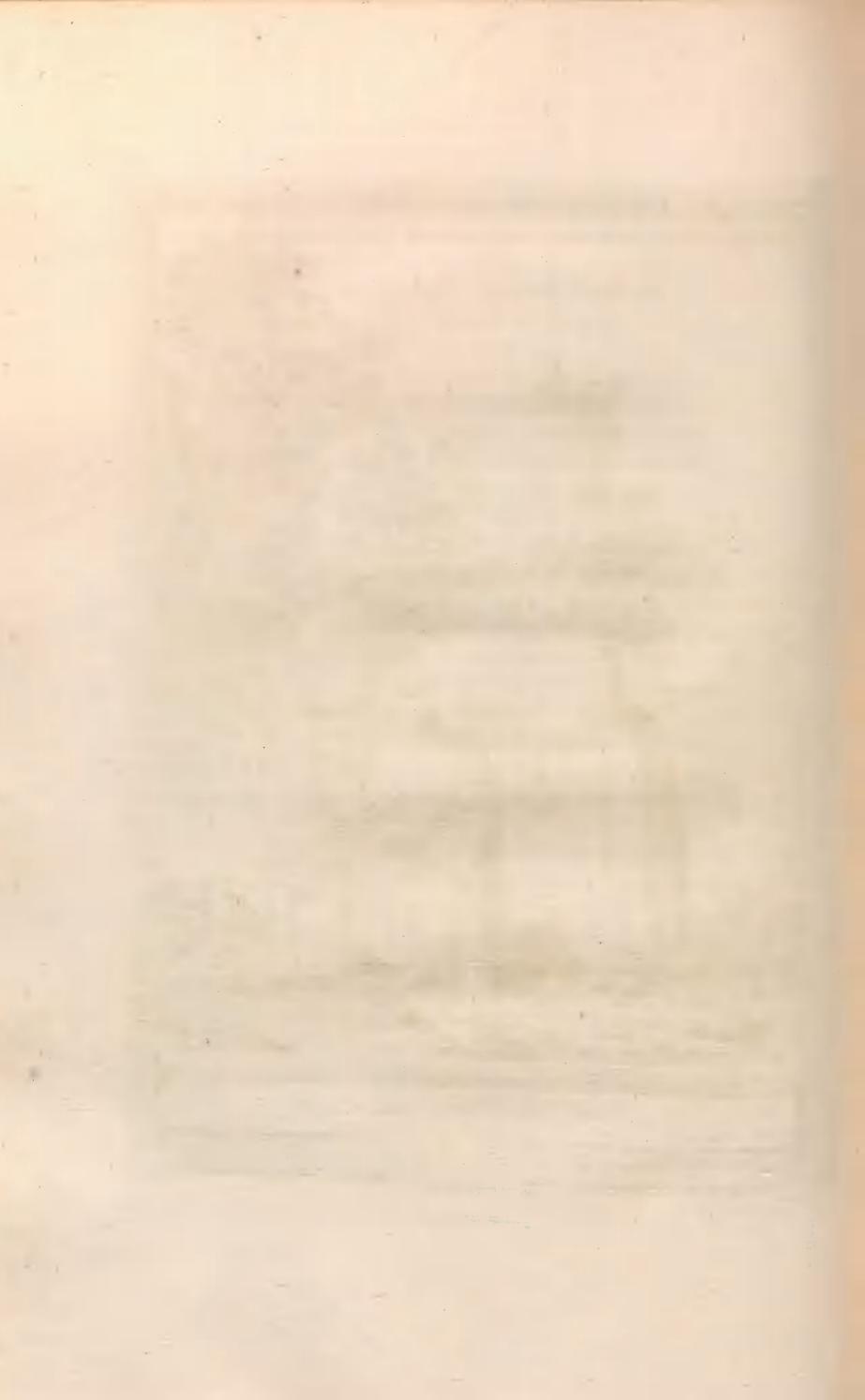
Avant la fin de la journée,

Ils se montoient à plus d'un cent.





J.B. Oudry inv.



FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DÎNER DE SON MAÎTRE.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles.

Ni les mains à celle de l'or:

Peu de gens gardent un trésor

Avec des soins assez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis, S'étoit fait un collier du dîner de son Maître. Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,

Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux Chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes. Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné, Un mâtin passe, & veut lui prendre le dîné.

Il n'en eut pas toute la joie Qu'il espéroit d'abord: le Chien mit bas la proie. Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat: d'autres chiens arrivent.

Ils étoient de ceux-là qui vivent

Sur le public, & craignent peu les coups.

Notre Chien se voyant trop soible contre eux tous,

Et que la chair couroit un danger maniseste,

Voulut avoir sa part; & lui sage, il leur dit:

Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit;

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous hape un morceau, Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,

A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille:

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville, Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Echevins, Prévôt des marchands,
Tout fait sa main: le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot. Il n'a pas de peine à se rendre: C'est bien-tôt le premier à prendre.







FABLE VIII.

LE RIEUR ET LES POISSONS.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite. Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots Les méchans diseurs de bons mots. J'en vais, peut-être, en une Fable Introduire un: peut-être aussi Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table

D'un Financier; & n'avoit en son coin Que de petits poissons; tous les gros étoient loin. Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;

Et puis il feint, à la pareille,

D'écouter leur réponse. On demeura surpris:

Cela suspendit les esprits.

Le Rieur alors, d'un ton sage,

Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami

Pour les grandes Indes parti,

N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin:

Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge

A sçavoir au vrai son destin:

Les gros en sçauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?

De dire si la compagnie

Prit goût à sa plaisanterie,

J'en doute: mais enfin il les sçut engager

A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire

Tous les noms de chercheurs de mondes inconnus,

Tome III.

FABLES CHOISIES.

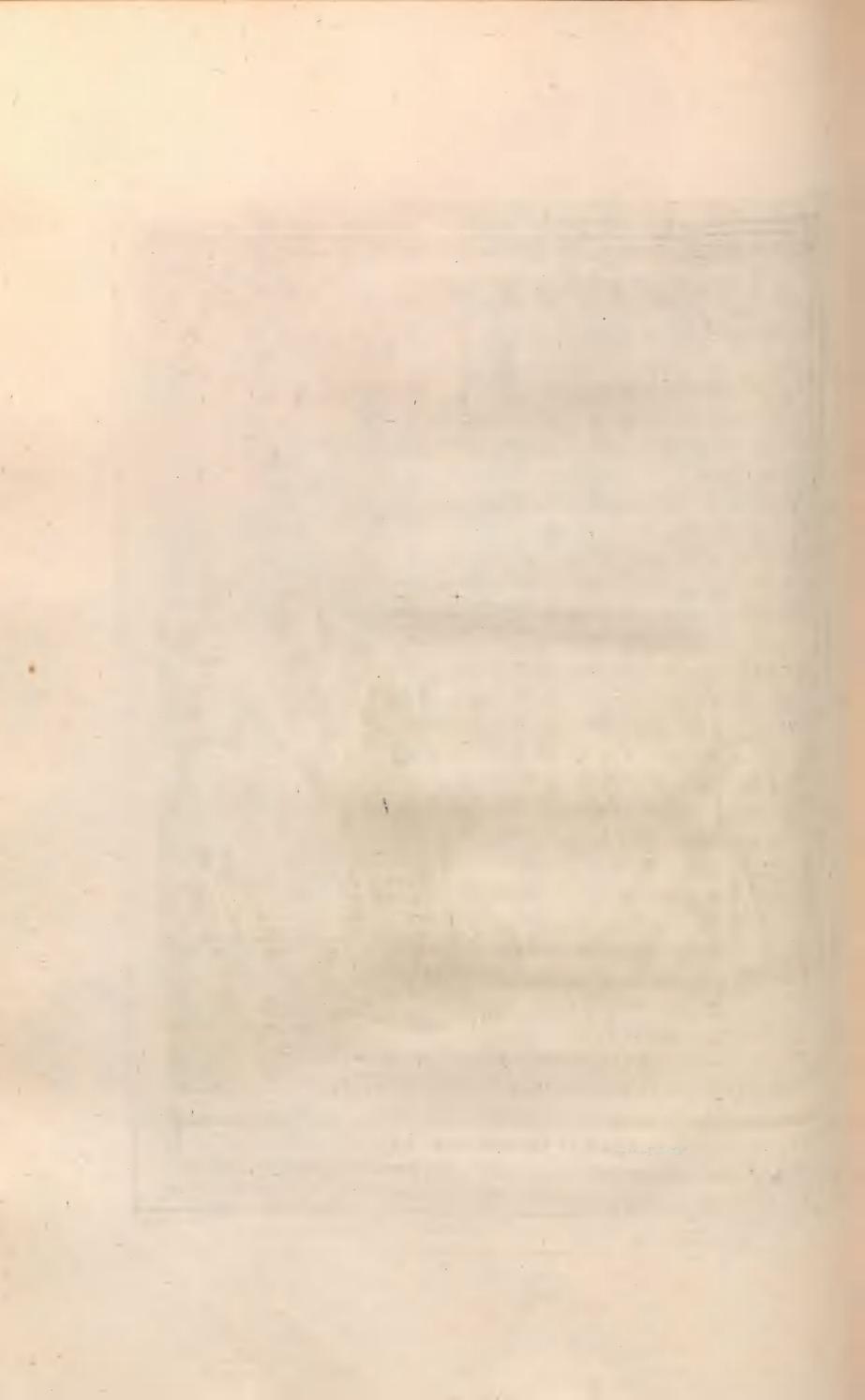
Qui n'en étoient pas revenus,

Et que depuis cent ans, sous l'abysme avoient vûs

Les anciens du vaste empire.







FABLE IX.

LE RAT ET L'HUÎTRE.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle, Des lares paternels un jour se trouva sou. Il laisse-là le champ, le grain & la javelle, Va courir le pays, abandonne son trou.

Si-tôt qu'il fut hors de la case,

Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!

Voilà les appennins, & voici le caucase:

La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

En un certain canton, où Thétis sur la rive

Avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:

Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:

Pour moi, j'ai déja vû le maritime empire:

J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.

D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font sçavans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,

Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,

Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, alonge un peu le cou, Se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premiérement,

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,

Sont au moindres objets frappés d'étonnement;

Et puis nous y pouvons apprendre

Que tel est pris qui croyoit prendre.







FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché, Confiné par le fort dans un bois solitaire, Nouveau Bellerophon, vivoit seul & caché: Il fut devenu sou: la raison d'ordinaire N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés: Il est bon de parler, & meilleur de se taire, Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

> Nul animal n'avoit affaire Dans les lieux que l'Ours habitoit; Si bien, que tout Ours qu'il étoit,

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie. Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,

Non loin de là certain Vieillard S'ennuyoit aussi de sa part.

Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore, Il l'étoit de Pomone encore:

Ces deux emplois sont beaux: mais je voudrois parmi, Quelque doux & discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre: De façon que lassé de vivre

Avec des gens muets, notre homme un beau matin Va chercher compagnie, & se met en campagne.

L'Ours porté d'un même dessein, Venoit de quitter sa montagne: Tous deux, par un cas surprenant, Se rencontrent en un tournant.

L'Homme eut peur: mais comment esquiver, & que faire? Se tirer en gascon d'une semblable affaire Est le mieux: il sçut donc dissimuler sa peur.

L'Ours, très-mauvais complimenteur, Tome III. Lui dit: viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur, Vous voyez mon logis; si vous vouliez me faire Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas, J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire, Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller. Les voilà bons amis avant que d'arriver. Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble,

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'Homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,

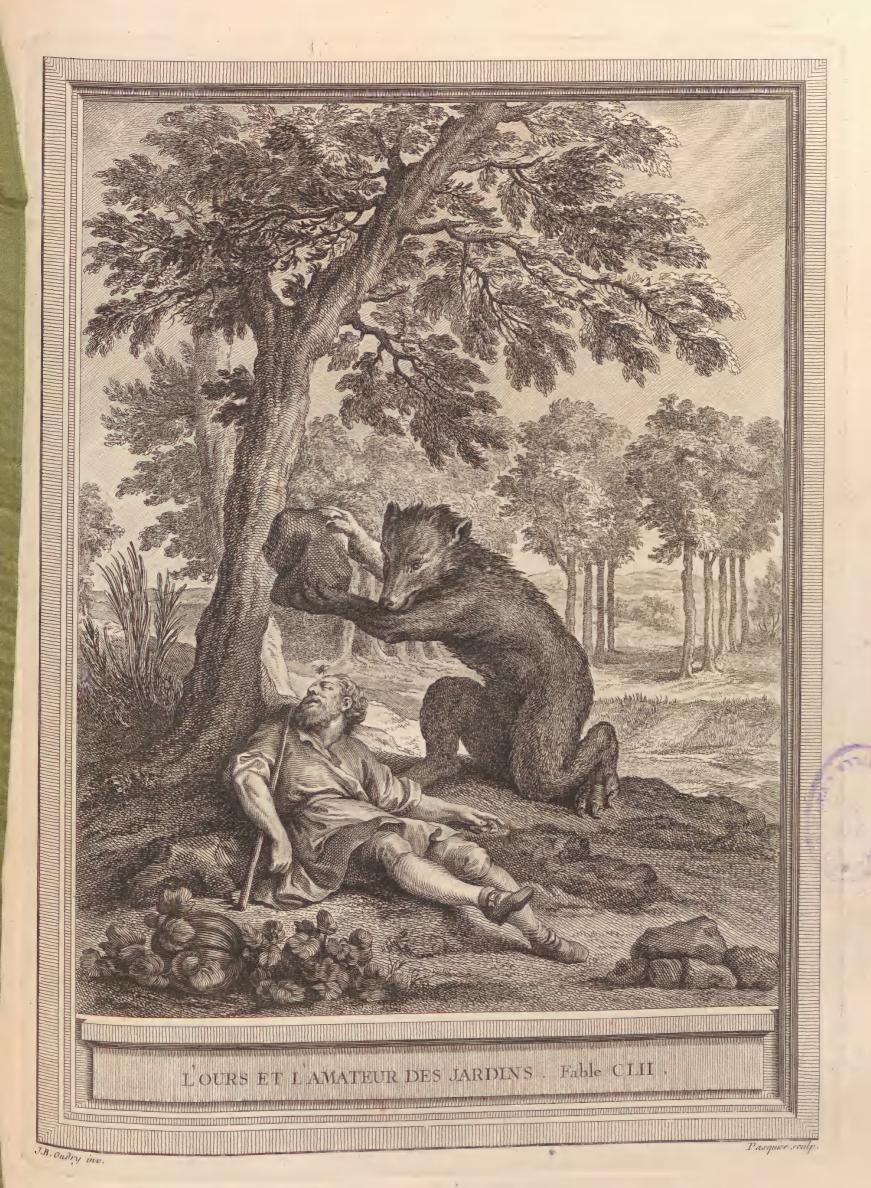
Faisoit son principal métier D'être bon émoucheur, écartoit du visage De son ami dormant, ce parasite aîlé

Que nous avons mouche appellé.

Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit; le sidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami: Mieux vaudroit un sage ennemi.







FABLE XI.

LES DEUX AMIS.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa; L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre:

Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au fommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme:
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.

L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme, Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu De courir quand on dort: vous me paroissiez homme A mieux user du temps destiné pour le somme: N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu? En voici: s'il vous est venu quelque querelle,

J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point De coucher toujours seul? une esclave assez belle Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle? Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:

Je vous rends grace de ce zele.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:

J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même. Un fonge, un rien, tout lui fait peur Quand il s'agit de ce qu'il aime.





True Color



FABLE XII.

LE COCHON, LA CHEVRE ET LE MOUTON.

Une Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras, Montés sur même char, s'en alloient à la foire: Leur divertissement ne les y portoit pas; On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:

> Le Charton n'avoit pas dessein De les mener voir Tabarin.

Dom Pourceau crioit en chemin, Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses: C'étoit une clameur à rendre les gens sourds. Les autres animaux, créatures plus douces, Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours:

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc: qu'as-tu tant à te plaindre?

Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,

Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton, a-t-il dit un seul mot?

Il est sage. Il est un sot, Repartit le Cochon: s'il sçavoit son affaire, Il crieroit comme moi du haut de son gosier;

Et cette autre personne honnête Crieroit tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger, La Chevre de son lait, le Mouton de sa laine.

> Je ne sçais pas s'ils ont raison, Mais quant à moi qui ne suis bon Qu'à manger, ma mort est certaine: Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage: Tome III.

Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain, La plainte ni la peur ne changent le destin; Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.





B. Oudry inv.



FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Ésope quitté, Pour être tout à Bocace: Mais une divinité Veut revoir sur le parnasse Des fables de ma façon. Or d'aller lui dire non, Sans quelque valable excuse, Ce n'est pas comme on en use Avec des divinités; Sur-tout quand ce sont de celles Que la qualité de belles Fait reines des volontés. Car afin que l'on le sçache, C'est Sillery qui s'attache A vouloir que de nouveau, Sire Loup, sire Corbeau Chez moi se parlent en rime. Qui dit Sillery, dit tout: Peu de gens en leur estime Lui refusent le haut bout : Comment le pourroit-on faire? Pour venir à notre affaire, Mes contes, à son avis, Sont obscurs. Les beaux esprits N'entendent pas toute chose: Faisons donc quelques récits Qu'elle déchiffre sans glose.

Amenons des bergers, & puis nous rimerons Ce que disent entr'eux les loups & les moutons. Tircis disoit un jour à la jeune Amarante, Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal,

Qui nous plaît & qui nous enchante!
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal:

Souffrez qu'on vous le communique.

Croyez-moi, n'ayez point de peur:

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur?

Amarante aussi-tôt réplique:

Comment l'appellez-vous, ce mal? quel est son nom?

L'Amour. Ce mot est beau: dites-moi quelques marques

A quoi je le pourrai connoître; que sent-on? Des peines près de qui le plaisir des monarques Est ennuyeux & fade: on s'oublie, on se plaît

Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage?

Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image Qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux:

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir: On foupire à fon fouvenir:

On ne sçait pas pourquoi, cependant on soupire: On a peur de le voir encor qu'on le desire.

Amarante dit à l'instant,

Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant? Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être,

Quand la Belle ajoûta: voilà tout justement Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui, Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte, Et qui font le marché d'autrui.

(Fable CLV.)



J.B. Oudry inv.

Louis le Mire Sculp.



FABLE XIV.

LES OBSEQUES DE LA LIONNE.

La femme du Lion mourut:

Auffi-tôt chacun accourut

Pour s'acquitter envers le Prince

De certains complimens de confolation,

Qui font furcroît d'affliction.

Il fit avertir fa province

Que les obseques se feroient

Un tel jour, en tel lieu: ses prévôts y seroient

Pour régler la cérémonie,

Et pour placer la compagnie.

Jugez si chacun s'y trouva.

Le Prince aux cris s'abandonna,

Et tout son antre en résonna.

Les Lions n'ont point d'autre temple.

On entendit, à son exemple,

Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens Tristes, gais, prêts à tout, à tout indissérens, Sont ce qu'il plaît au prince; ou s'ils ne peuvent l'être,

Tâchent au moins de le paroître:
Peuple caméleon, peuple singe du maître,
On diroit qu'un esprit anime mille corps:
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,

Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pu faire?

Cette mort le vengeoit: la Reine avoit jadis

Etranglé sa femme & son fils.

Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,

Tome III.

Et soutint qu'il l'avoit vû rire.

La colere du roi, comme dit Salomon,

Est terrible, & sur-tout celle du roi Lion:

Mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.

Le monarque lui dit: chétif hôte des bois,

Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.

Nous n'appliquerons point sur tes membres prophanes

Nos facrés ongles: venez, Loups, Vengez la reine; immolez tous Ce traître à ses augustes mânes.

Le Cerf reprit alors: sire, le temps des pleurs Est passé: la douleur est ici superflue. Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue, Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,

Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.

Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:

J'y prends plaisir. A peine on eut oüi la chose,

Qu'on se mit à crier, miracle, apothéose!

Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes, Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges, Quelque indignation dont leur cœur soit rempli, Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.







FABLE XV.

LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

Se croire un personnage, est fort commun en France:
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois:
C'est proprement le mal françois.

La sotte vanité nous est particuliere.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere:

Leur orgueil me semble, en un mot, Beaucoup plus sou, mais pas si sot: Donnons quelque image du nôtre, Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Éléphant Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage, Qui marchoit à gros équipage. Sur l'animal à triple étage, Une Sultane de renom,

Son chien, son chat & sa guenon,

Son perroquet, sa vieille, & toute sa maison, S'en alloit en pélerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse:
Comme si d'occupér ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les Éléphans. Il en auroit dit davantage; Mais le Chat fortant de sa cage, Lui sit voir en moins d'un instant, Qu'un Rat n'est pas un Éléphant.







FABLE XVI.

L'HOROSCOPE.

FABLE XVI.

L'HOROSCOPE.

On rencontre sa destinée Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture,
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,

Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere, pour venir à bout

D'une précaution sur qui rouloit la vie

De celui qu'il aimoit, défendit que jamais

On lui laissât passer le seuil de son palais.

Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;

Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il sut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui sut dépeint: mais quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage, A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.

Il sçavoit le sujet des fatales défenses;

Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondoit par-tout en tableaux,

Et que la laine & les pinceaux Traçoient de tous côtés chasses & paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.

Ah, monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre & dans les fers! A ces mots il se livre

Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra:

Ce clou le blesse, il pénétra

Jusqu'aux ressorts de l'ame; & cette chere tête,

Pour qui l'art d'Esculape en vain sit ce qu'il put,

Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut. Même précaution nuisit au poëte Æschile.

Quelque devin le menaça, dit-on,

De la chûte d'une maison.

Aussi-tôt il quitta la ville,

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.

Un aigle qui portoit en l'air une tortue,

Passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,

Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Etant de cheveux dépourvûe,

Laissa tomber sa proie afin de la casser:

Le pauvre Æschile ainsi sçut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,

Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux

Que craint celui qui le consulte;

Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la nature

Se soit lié les mains, & nous les lie encor,

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps,

Non des conjonctions de tous ces charlatans.

Ce berger & ce roi sont sous même planette;

L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette:

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence Agit disséremment sur ces deux hommes-ci? Puis comment pénétrer jusques à notre monde? Comment percer des airs la campagne profonde? Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans sin? Un atome la peut détourner en chemin: Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?

L'état où nous voyons l'Europe, Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévû: Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a sçû. L'immense éloignement, le point & sa vîtesse,

Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions?

Notre sort en dépend: sa course entresuivie

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;

Et ces gens veulent au compas, Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æschile

N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,

Il peut frapper au but une fois entre mille:

Ce sont des effets du hasard.



J.B. Oudry inv.



FABLE XVII.

L'ANE ET LE CHIEN.

IL se faut entr'aider, c'est la loi de nature:

L'Ane un jour pourtant s'en moqua,

Et ne sçais comme il y manqua;

Car il est bonne créature.

Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit: l'Ane se mit à paître:

Il étoit alors dans un pré,

Dont l'herbe étoit fort à son gré.

Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:

Il ne faut pas toujours être si délicat;

Et faute de servir ce plat, Rarement un festin demeure.

Notre Baudet s'en sçut enfin

Passer pour cette sois. Le Chien mourant de saim, Lui dit: cher compagnon, baisse-toi, je te prie, Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. Point de réponse, mot: le Roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment, Il ne perdît un coup de dent. Il fit long-temps la fourde oreille:

Enfin il répondit: ami, je te conseille D'attendre que ton maître ait fini son sommeil; Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoutumée:

Il ne sçauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois, & s'en vient: autre bête affamée.

L'Ane appelle aussi-tôt le Chien à son secours.

Tome III.

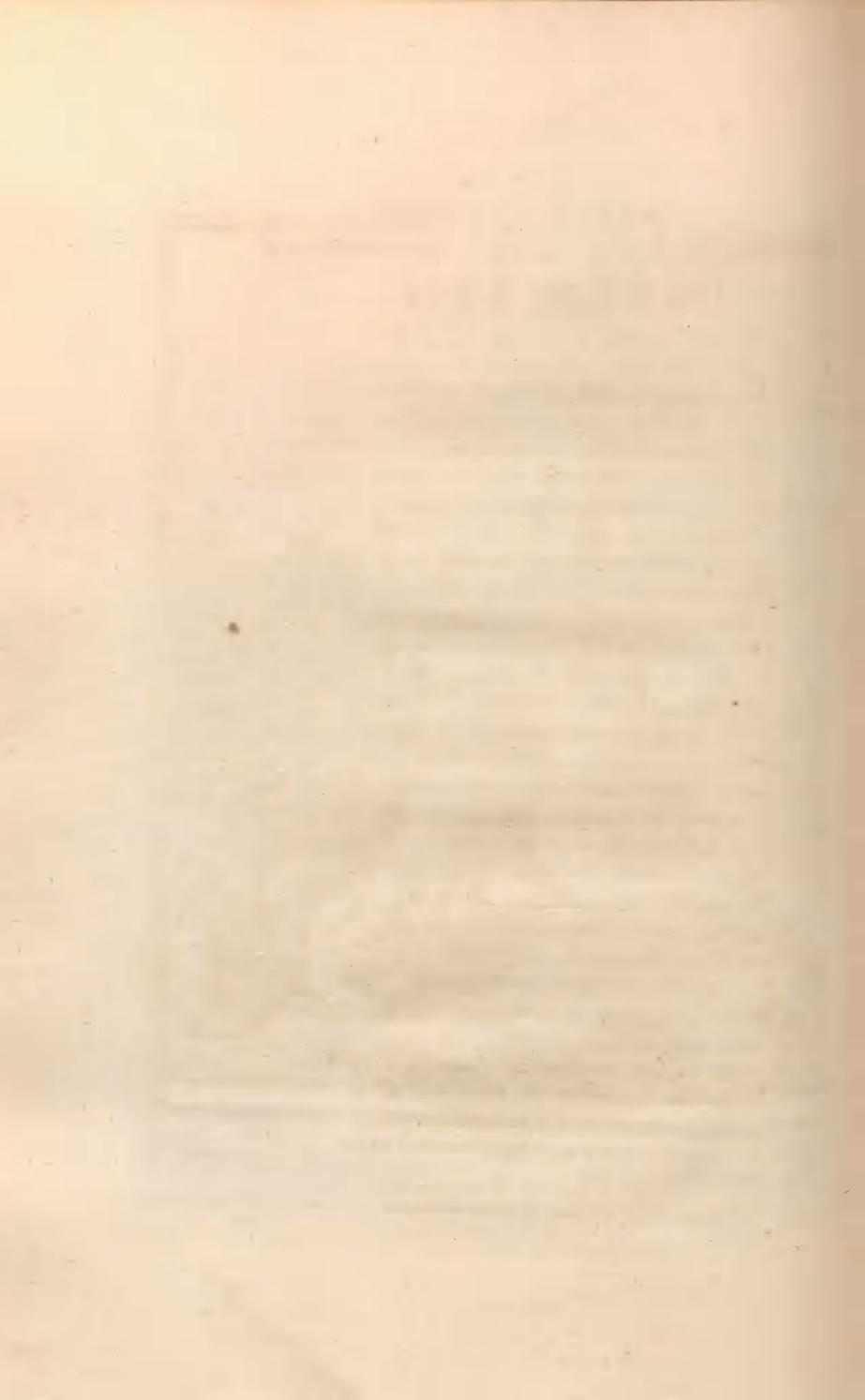
X

Le Chien ne bouge, & dit: ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille:
Il ne sçauroit tarder. Détale vîte, & cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf; & si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le Baudet sans remede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.







FABLE XVIII.

LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un Marchand Grec, en certaine contrée, Faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit; De quoi le Grec en Bassa le payoit, Non en Marchand: tant c'est chere denrée Qu'un protecteur! celui-ci coûtoit tant, Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant. Trois autres turcs d'un rang moindre en puissance, Lui vont offrir leur support en commun. Eux trois vouloient moins de reconnoissance Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un. Le Grec écoute: avec eux il s'engage; Et le Bassa du tout est averti: Même on lui dit qu'il joûra, s'il est sage, A ces gens-là quelque méchant parti, Les prévenant, les chargeant d'un message Pour Mahomet, droit en son paradis, Et sans tarder: sinon ces gens unis Le préviendront, bien certains qu'à la ronde, Il a des gens tout prêts pour le venger. Quelque poison l'enverra protéger Les trafiquans qui sont en l'autre monde. Sur cet avis, le Turc se comporta Comme Alexandre: & plein de confiance Chez le Marchand tout droit il s'en alla; Se mit à table. On vit tant d'assurance En ses discours & dans tout son maintien, Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien. Ami, dit-il, je sçais que tu me quittes: Même l'on veut que j'en craigne les suites: Mais je te crois un trop homme de bien:

Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.

Je n'en dis pas là-dessus davantage.

Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,

Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,

Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,

Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, & son troupeau. Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire

D'un dogue de qui l'ordinaire Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau Donner cet animal au feigneur du village.

Lui berger, pour plus de ménage, Auroit deux ou trois mâtinaux,

Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux, Bien mieux que cette bête seule.

Il mangeoit plus que trois, mais on ne disoit pas Qu'il avoit aussi triple gueule,

Quand les loups livroient des combats. Le berger s'en défait: il prend trois chiens de taille A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.

Le troupeau s'en sentit: & tu te sentiras

Du choix de semblable canaille.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi.

Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces

Que tout compté, mieux vaut, en bonne foi,

S'abandonner à quelque puissant roi,

Que s'appuyer de plusieurs petits princes.





J.B. Oudry inv.

B.L. Prevost sculp



FABLE XIX.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville S'émut jadis un différent. L'un étoit pauvre, mais habile: L'autre riche, mais ignorant. Celui-ci sur son concurrent Vouloit emporter l'avantage; Prétendoit que tout homme sage Etoit tenu de l'honorer.

C'étoit tout homme sot: car pourquoi révérer

Des biens dépourvûs de mérite?

La raison m'en semble petite.

Mon ami, disoit il souvent

Au sçavant,

Vous vous croyez considérable: Mais, dites-moi, tenez-vous table?

Que sert à vos pareils de lire incessamment?

Ils sont toujours logés à la troisieme chambre,

Vétus au mois de Juin comme au mois de Décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire De gens qui ne dépensent rien. Je ne sçais d'homme nécessaire,

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien: Nous en usons, Dieu sçait. Notre plaisir occupe L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe, Et celle qui la porte, & vous qui dédiés

A messieurs les gens de finance, De méchans livres bien payés. Ces mots, remplis d'impertinence, Eurent le sort qu'ils méritoient.

Tome III.

L'homme lettré se tut: il avoit trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.

Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.

L'un & l'autre quitta fa ville. L'ignorant resta sans asyle: Il reçut par-tout des mépris.

L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle. Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots: le sçavoir a son prix.







FABLE XX.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers:
Amene-moi la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire Arbitres de notre sort, Laissez entre la colere Et l'orage qui la suit, L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle est légere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone & Mégere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura, par Pluton,
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine

Des déités de là-bas. Jupiter n'approuva pas Le serment de l'Euménide. Il la renvoie, & pourtant Il lance un foudre à l'instant Sur certain peuple perfide. Le tonnerre ayant pour guide Le pere même de ceux Qu'il menaçoit de ses feux, Se contenta de leur crainte. Il n'embrasa que l'enceinte D'un désert inhabité. Tout pere frappe à côté. Qu'arriva-t-il? notre engeance Prit pied sur cette indulgence. Tout l'olympe s'en plaignit; Et l'assembleur de nuages Jura le Styx, & promit De former d'autres orages: Ils seroient sûrs. On sourit: On lui dit qu'il étoit pere; Et qu'il laissât, pour le mieux, A quelqu'un des autres dieux D'autres tonnerres à faire. Vulcain entreprit l'affaire. Ce Dieu remplit ses fourneaux De deux fortes de carreaux. L'un, jamais ne se fourvoie, Et c'est celui que toujours L'olympe en corps nous envoie. L'autre s'écarte en son cours: Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte: Bien souvent même il se perd; Et ce dernier en sa route Nous vient du feul Jupiter. (Fable CLXII.)





FABLE XXI.

LE FAUCON ET LE CHAPON.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle:

Ne vous pressez donc nullement.

Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,

Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,

Etoit sommé de comparoître

Pardevant les lares du maître,

Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.

Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,

Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,

Le Normand & demi laissoit les gens crier.

Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier:

On ne m'y tient pas; & pour cause.

Cependant un Faucon sur sa perche voyoit

Notre Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,

Soit instinct foit expérience.

Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,

Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille Se seroit passée aisément.

L'Oiseau chasseur lui dit: ton peu d'entendement Me rend tout étonné: vous n'êtes que racaille, Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien. Pour moi, je sçais chasser, & revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre?

Il t'attend, est-tu sourd? je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?

Tome III.

Reviendrois-tu pour cet appeau?

Laisse-moi fuir, cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler,

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.

Si tu voyois mettre à la broche

Tous les jours autant de Faucons

Que j'y vois mettre de Chapons,

Tu ne me ferois pas un semblable reproche.







FABLE XXII.

LE CHAT ET LE RAT.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage, Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,

> Dame Belette au long corsage, Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.

Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie Le filet: il y tombe, en danger de mourir;

Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,

L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.

Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre Chat dit: cher ami, Les marques de ta bienveillance Sont communes en mon endroit:

Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance

M'a fait tomber: c'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singuliere

Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux. J'allois leur faire ma priere,

Comme tout dévot Chat en use les matins:

Ce rézeau me retient: ma vie est en tes mains:

Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je? reprit le Rat. Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le Chat.

Dispose de ma griffe, & sois en assurance:

Envers & contre tous je te protégerai;

Et la belette mangerai

Avec l'époux de la chouette.

Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: idiot! Moi ton libérateur? Je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La belette étoit près du trou.

Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou: Dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte. Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paroît en cet instant:

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.

A quelque temps de là, notre Chat vit de loin

Son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.

Ah! mon frere, dit-il, viens m'embrasser: ton soin Me fait injure; tu regardes

Comme ennemi ton allié?

Penses-tu que j'aye oublié

Qu'après Dicu je te dois la vie!

Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie Ton naturel? Aucun traité

Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'à faite la nécessité?







FABLE XXIII.

LE TORRENT

E T

LA RIVIERE.



FABLE XXIII.

LE TORRENT ET LA RIVIERE.

Avec grand bruit & grand fracas,
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant lui: l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante.

Un seul vit des voleurs; & se sentant presser, Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante. Ce n'étoit que menace, & bruit sans profondeur:

Notre homme enfin n'eut que la peur. Ce succès lui donnant courage,

Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,

Il rencontra sur son passage
Une Riviere dont le cours,

Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille, Lui sit croire d'abord ce trajet sort facile. Point de bords escarpés, un sable pur & net.

Il entre, & son cheval le met A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.

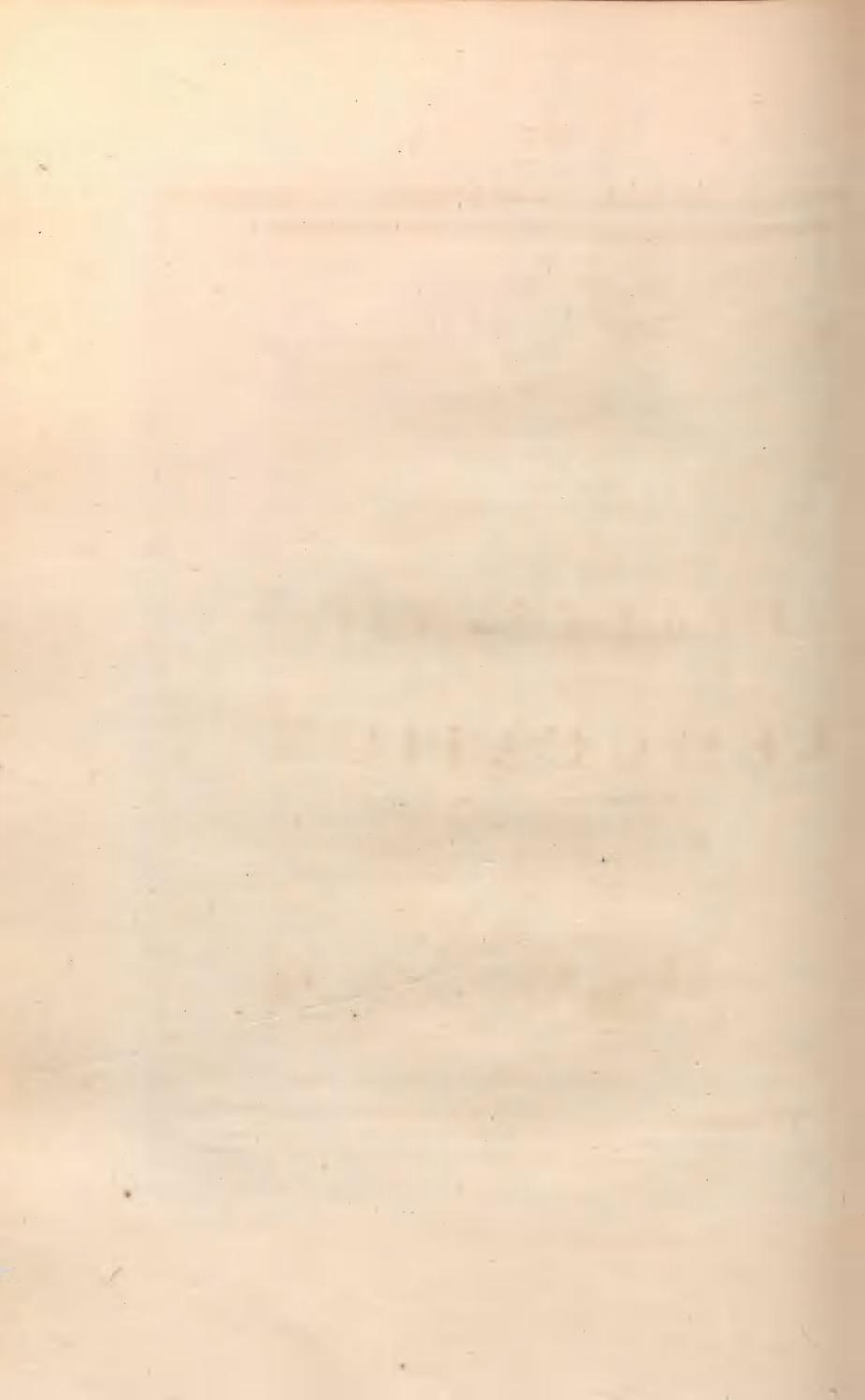
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverser au séjour ténébreux,
Bien d'autres sleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux: Il n'en est pas ainsi des autres.



(Fable CLXV.)





FABLE XXIV.

L'EDUCATION.

FABLE XXIV.

L'ÉDUCATION.

Laridon & César, freres dont l'origine

Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,

A deux maîtres divers échus au temps jadis,

Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.

Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:

Mais la diverse nourriture

Fortifiant en l'un cette heureuse nature,

En l'autre l'altérant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.

Son frere ayant couru mainte haute aventure, Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu, Fut le premier César que la gent chienne ait eu. On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse Ne sît en ses enfans dégénérer son sang. Laridon négligé, témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere: Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénére. Faute de cultiver la nature & ses dons, O combien de Césars deviendront Laridons!



(Fable CLXVI.)





FABLE XXV.

LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
Soigneux & sidele à son maître:
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines prosondes.
J'y crois voir quelque chose: est-ce un bœuf, un cheval?
Hé qu'importe quel animal?

Dit l'un de ses Mâtins: voilà toujours curée.

Le point est de l'avoir: car le trajet est grand;

Et de plus il nous faut nager contre le vent.

Buvons toute cette eau: notre gorge altérée

En viendra bien à bout: ce corps demeurera

Bien-tôt à sec, & ce sera Provision pour la semaine. Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,

Et puis la vie: ils firent tant Tome III.

Bb

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enssamme, L'impossibilité disparoît à son ame.

Combien fait-il de vœux? combien perd-il de pas? S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire?

Si j'arrondissois mes états! Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!

Si j'apprenois l'hébreu, les sçiences, l'histoire!

Tout cela c'est la mer à boire.

Mais rien à l'homme ne suffit:

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,

Il faudroit quatre corps, encor loin d'y suffire,

A mi-chemin je crois que tous demeureroient:

Quatre Mathusalems bout à bout ne pourroient

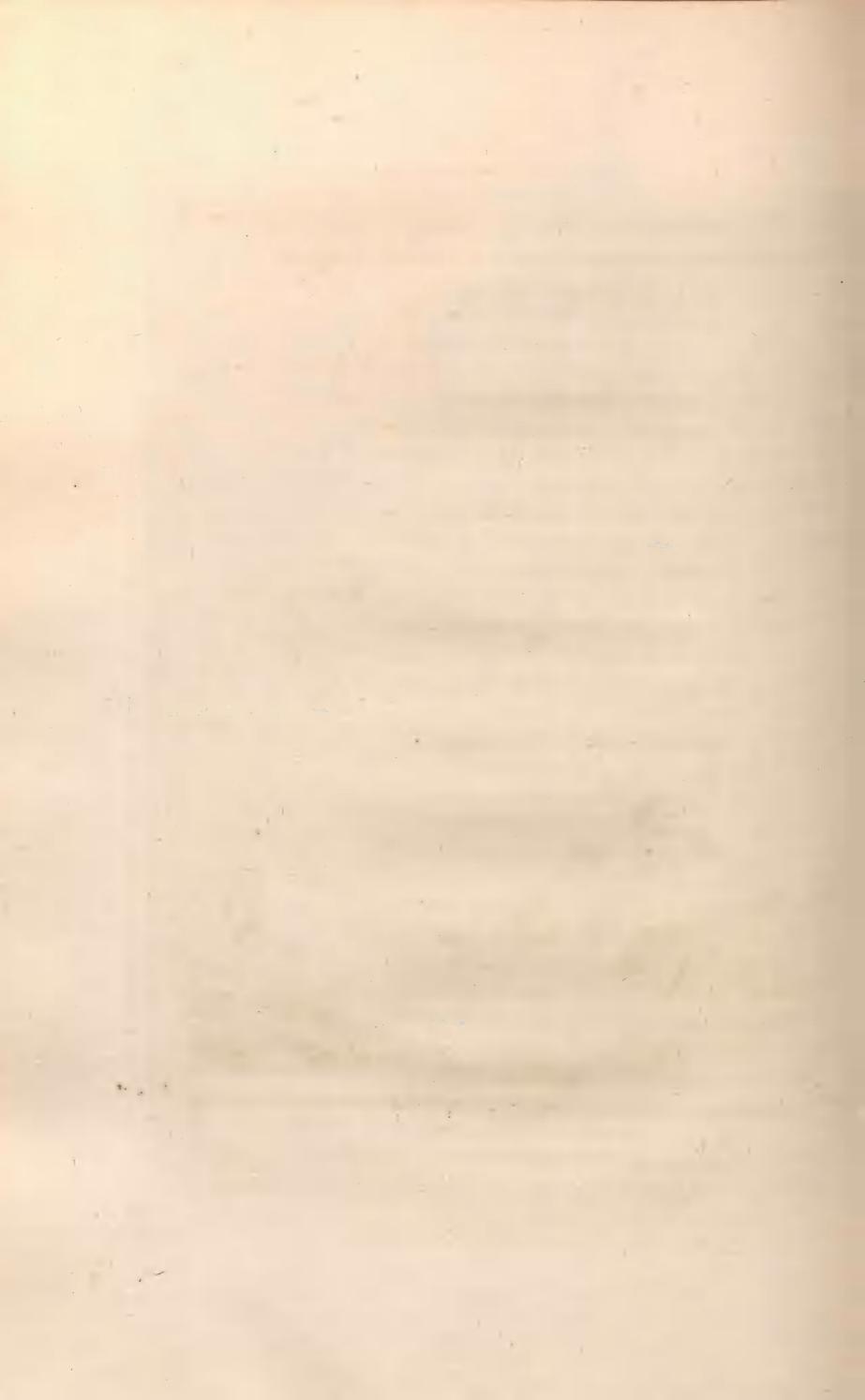
Mettre à fin ce qu'un seul desire.





J.B. Oudry inv.

J. Menil coulp



FABLE XXVI.

DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

Que j'ai toujours hai les pensers du vulgaire! Qu'il me semble profane, injuste & téméraire, Mettant de faux milieux entre la chose & lui, Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui! Le Maître d'Epicure en sit l'apprentissage. Son pays le crut sou: petits esprits! mais quoi?

Aucun n'est prophête chez soi. Ces gens étoient les sous: Démocrite le sage. L'erreur alla si loin, qu'Abdere députa

> Vers Hippocrate, & l'invita Par lettres & par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,

Perd l'esprit: la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:

Peut-être même ils sont remplis De Démocrites infinis.

Non content de ce fonge, il y joint les atomes, Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes; Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas, Il connoît l'univers, & ne se connoît pas. Un temps sut qu'il sçavoit accorder les débats:

Maintenant il parle à lui-même. Venez, divin mortel, sa folie est extrême. Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens: Cependant il partit: & voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie Le fort cause; Hippocrate arriva dans le temps Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens, Cherchoit dans l'homme & dans la bête, Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête. Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser: Le sage est ménager du temps & des paroles. Ayant donc mis à part les entretiens frivoles, Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,

> Ils tomberent sur la morale. Il n'est pas besoin que j'étale Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu?







FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim. Un fan de biche passe, & le voilà soudain Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe. La proie étoit honnête; un daim avec un fan! Tout modeste chasseur en eût été content. Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe, Tente encor notre archer, friand de tels morceaux. Autre habitant du Styx: la parque & ses ciseaux Avec peine y mordoient; la déesse infernale Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale: De la force du coup pourtant il s'abattit. C'étoit assez de biens; mais quoi? rien ne remplit Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes. Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer Voit le long d'un sillon une perdrix marcher, Surcroît chetif aux autres têtes.

De son arc toutesois il bande les ressorts.

Tome III.

Cc



FABLE XXVII.

LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim. Un fan de biche passe, & le voilà soudain Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe. La proie étoit honnête; un daim avec un fan! Tout modeste chasseur en eût été content. Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe, Tente encor notre archer, friand de tels morceaux. Autre habitant du Styx: la parque & ses ciseaux Avec peine y mordoient; la déesse infernale Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale: De la force du coup pourtant il s'abattit. C'étoit assez de biens; mais quoi? rien ne remplit Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes. Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer Voit le long d'un sillon une perdrix marcher, Surcroît chetif aux autres têtes.

De son arc toutesois il bande les ressorts.

Tome III.

Cc



FABLES CHOISIES. LIVRE NEUVIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE I.

LE DÉPOSITAIRE INFIDELE.

Grace aux Filles de Mémoire, J'ai chanté des animaux: Peut-être d'autres Héros M'auroient acquis moins de gloire. Le loup, en langue des dieux, Parle au chien dans mes ouvrages. Les bêtes, à qui mieux mieux, Y font divers personnages: Les uns fous, les autres sages, De telle sorte pourtant Que les fous vont l'emportant: La mesure en est plus pleine. Je mets aussi sur la scene Des trompeurs, des scélérats, Des tyrans & des ingrats, Mainte imprudente pécore, Force fots, force flatteurs. Je pourrois y joindre encore Des légions de menteurs. Tout homme ment, dit le fage. S'il n'y mettoit seulement Que les gens du bas étage, On pourroit aucunement Souffrir ce défaut aux hommes. Mais que tous tant que nous sommes,

Nous mentions, grand & petit, Si quelqu'autre l'avoit dit, Je soutiendrois le contraire. Et même qui mentiroit Comme Ésope, & comme Homere, Un vrai menteur ne seroit. Le doux charme de maint songe, Par leur bel art inventé, Sous les habits du mensonge Nous offre la vérité. L'un & l'autre a fait un livre Que je tiens digne de vivre Sans fin, & plus, s'il se peut: Comme eux ne ment pas qui veut. Mais mentir comme sçut faire Un certain Dépositaire Payé par son propre mot, Est d'un méchant, & d'un sot.

Voici le fait. Un trafiquant de Perse Chez son voisin, s'en allant en commerce, Mit en dépôt un cent de fer un jour. Mon fer, dit-il, quand il sut de retour. Votre ser? il n'est plus: j'ai regret de vous dire,

Qu'un rat l'a mangé tout entier.

J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier A toujours quelque trou. Le trafiquant admire

Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.

Au bout de quelques jours il détourne l'enfant

Du perfide voisin; puis à souper convie

Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant:

Dispensez-moi, je vous supplie;

Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimois un fils plus que ma vie;

Je n'ai que lui: que dis-je? helas! je ne l'ai plus.

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Tome III.

Le marchand repartit: hier au soir sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit: comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je,

Et ne vois rien qui vous oblige D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chat-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlevent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.

Il rendit le fer au marchand, Qui lui rendit sa géniture.

L'un d'eux étoit de ces conteurs

Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microscope.

Tout est géant chez eux: écoutez les, l'Europe

Comme l'Afrique aura des monstres à foison.

Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.

J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.

Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.

Le premier se moquant, l'autre reprit: tout doux,

On le fit pour cuire vos choux. L'homme au pot fut plaisant: l'homme au fer fut habile.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur De vouloir, par raison, combattre son erreur: Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.





FABLE II. LES DEUX PIGEONS.

FABLE II.

LES DEUX PIGEONS.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frere?
L'absence est le plus grand des maux:

Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux, Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu votre courage.

Encor si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphirs: qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rézeaux. Hélas! dirai-je, il pleut:

Mon frere, a-t-il tout ce qu'il veut, Bon soupé, bon gîte, & le reste? Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur:

Mais le desir de voir & l'humeur inquiéte

L'emporterent enfin. Il dit: ne pleurez point;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:

Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frere.

Je le désennuirai: quiconque ne voit guére N'a guére à dire aussi. Mon voyage dépeint Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai: j'étois là, telle chose m'avint:

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Séche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
Il y vole, il est pris: ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traîtres appâts.

Le las étoit usé; si bien que de son aîle,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:

Quelque plume y périt; & le pis du destin

Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,

Vit notre malheureux, qui traînant la sicelle,

Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,

Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues

Fond à fon tour un Aigle aux aîles étendues.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,

S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,

Crut pour ce coup que ses malheurs Finiroient par cette aventure: Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié, Prit sa fronde, & d'un coup, tua plus d'à moitié

La volatille malheureuse, Qui maudissant sa curiosité,

Traînant l'aîle, & tirant le pied, Demi-morte, & demi-boiteuse, Droit au logis s'en retourna: Que bien, que mal, elle arriva, Sans autre aventure fâcheuse.

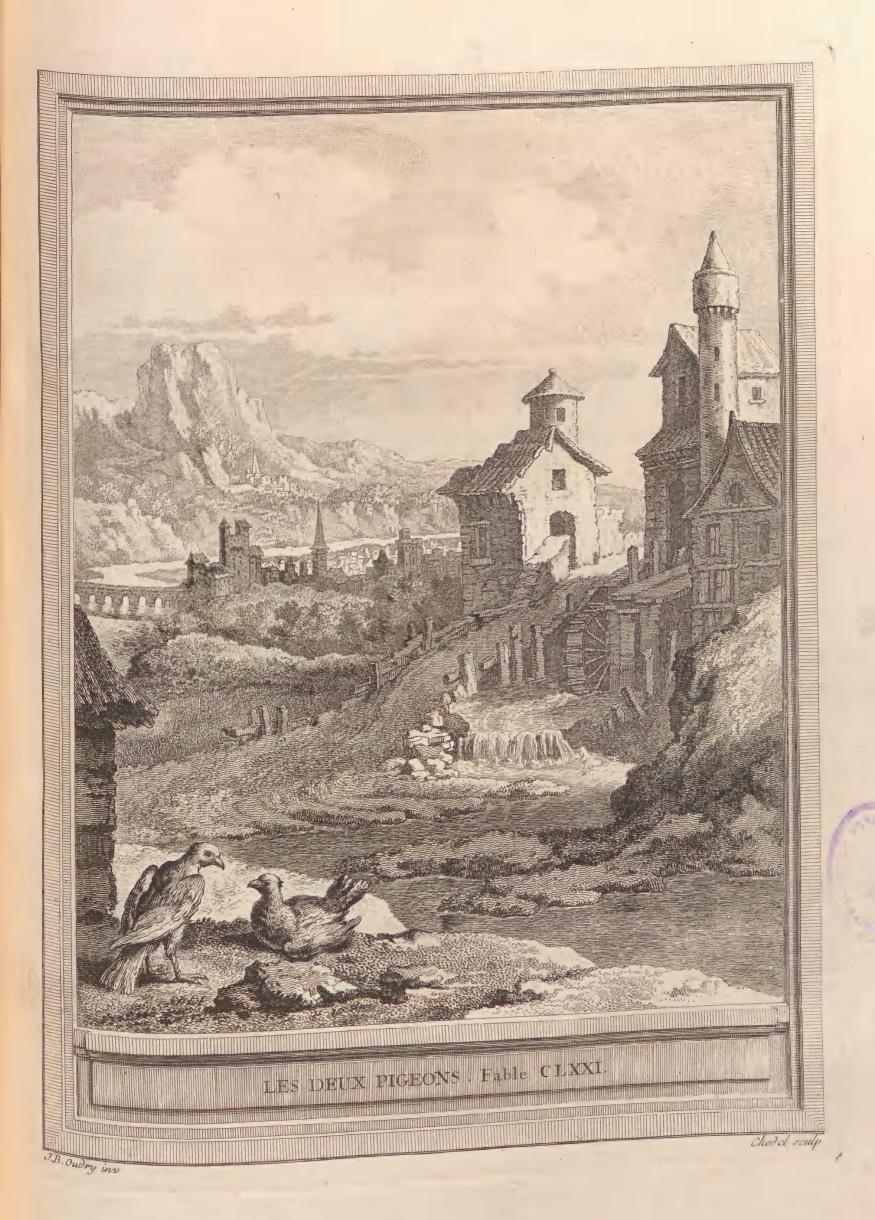
Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

E e

Tome III.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager? Que ce soit aux rives prochaines. Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau, Toujours divers, toujours nouveau: Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste. J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors, Contre le Louvre & ses trésors, Contre le Firmament & sa voûte céleste, Changé les bois, changé les lieux, Honorés par les pas, éclairés par les yeux De l'aimable & jeune Bergere, Pour qui, sous le fils de Cythere, Je servis engagé par mes premiers sermens. Hélas! quand reviendront de semblables momens? Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans, Me laissent vivre au gré de mon ame inquiéte? Ah! si mon cœur osoit encor se renslammer! Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête? Ai-je passé le temps d'aimer?







FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le Singe avec le Léopard Gagnoient de l'argent à la foire: Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit: messieurs, mon mérite & ma gloire Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;

Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaît: partant chacun le vit.

Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun sortit.

Le Singe de sa part disoit: venez de grace,

Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement:

Moi je l'ai dans l'esprit: votre serviteur gille,

Cousin & gendre de Bertrand, Singe du Pape en son vivant, Tout fraîchement en cette ville

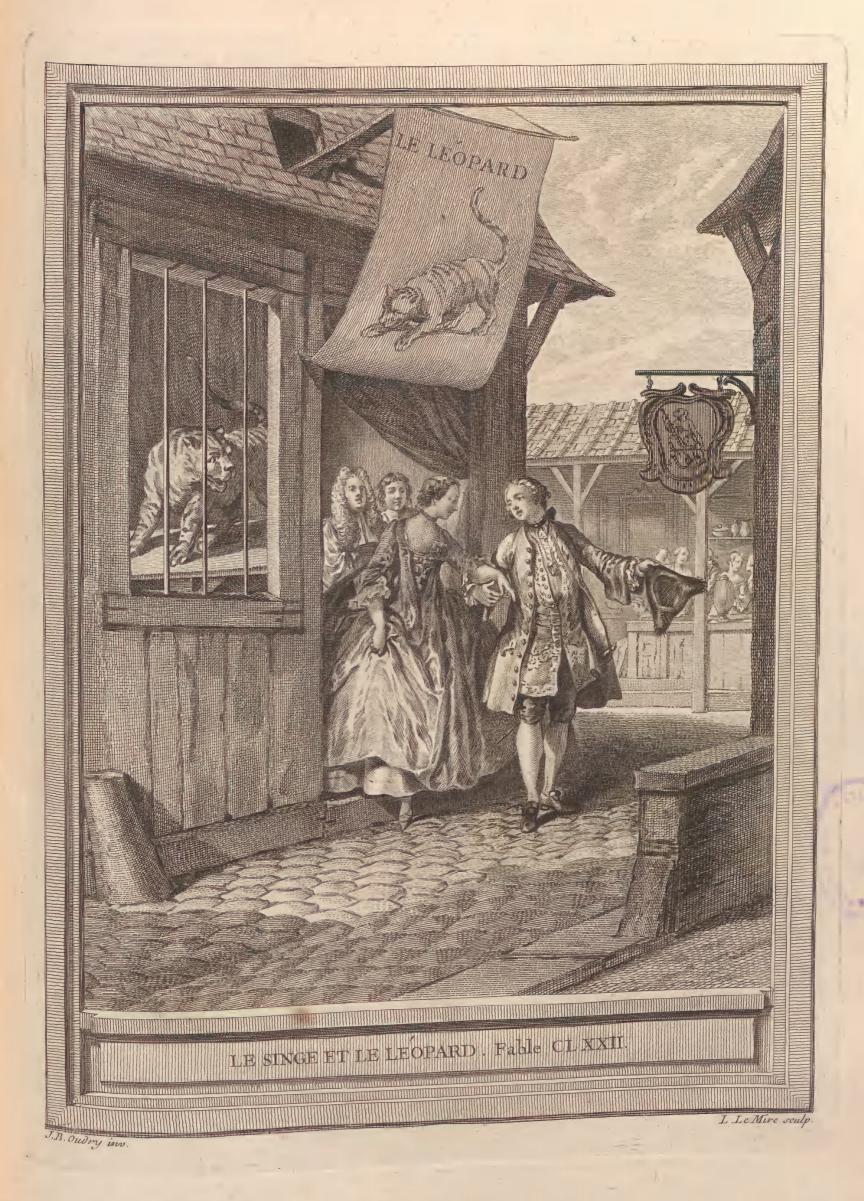
Arrive en trois batteaux, exprès pour vous parler: Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baler,

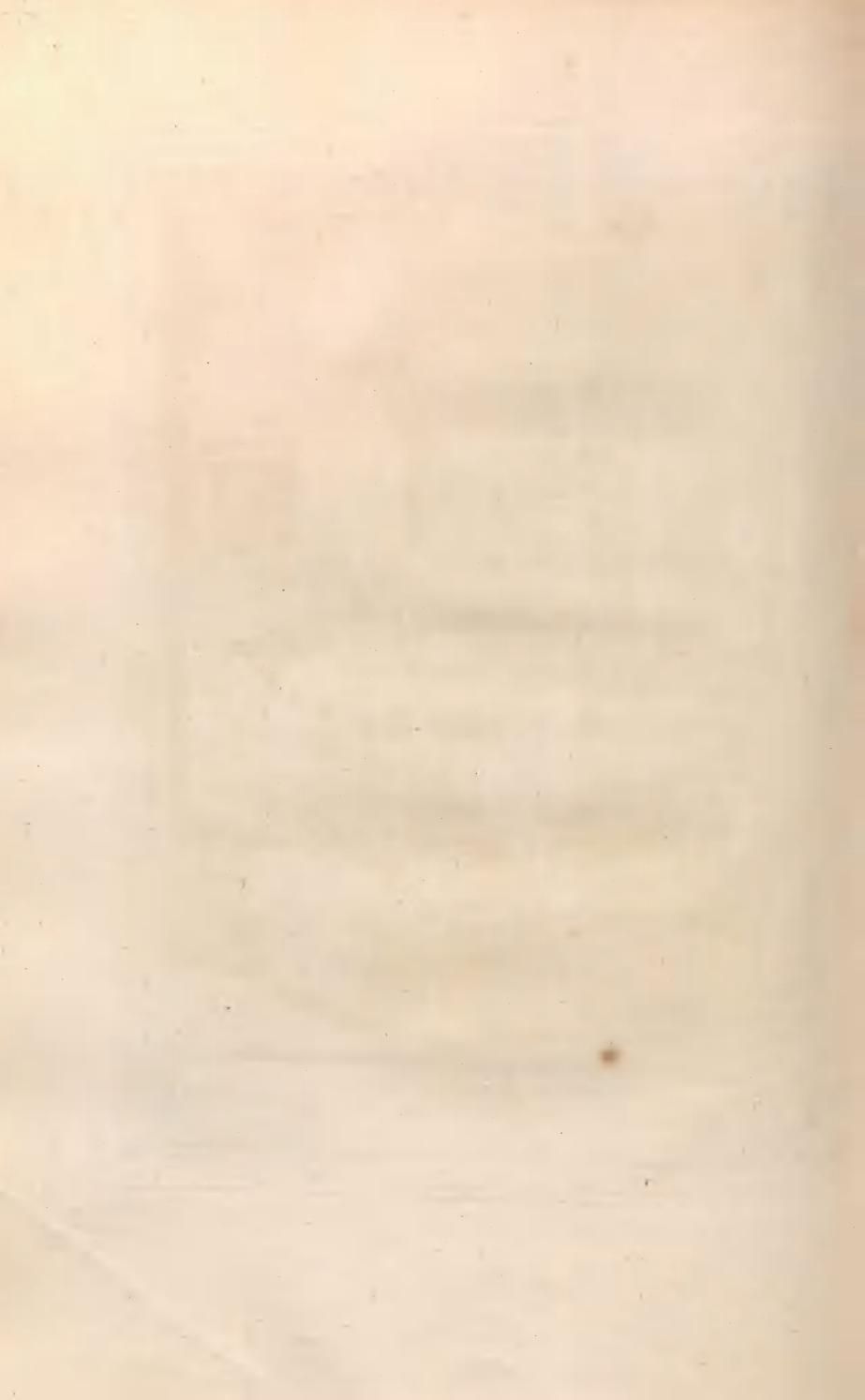
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; & le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avoit raison: ce n'est pas sur l'habit Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit: L'une fournit toujours des choses agréables,

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
O que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!











FABLE IV.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve En tout cet univers, & l'aller parcourant, Dans les Citrouilles je la treuve.

Un villageois considérant Combien ce fruit est gros, & sa tige menue, A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela? Il a bien mal placé cette Citrouille-là:

> Hé, parbleu, je l'aurois pendue A l'un des chênes que voilà. C'eût été justement l'affaire: Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé:
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris: plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage:
Oh, oh, dit-il, je saigne! & que seroit-ce donc

S'il sût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

Et que ce Gland eût été Gourde? Tome III.

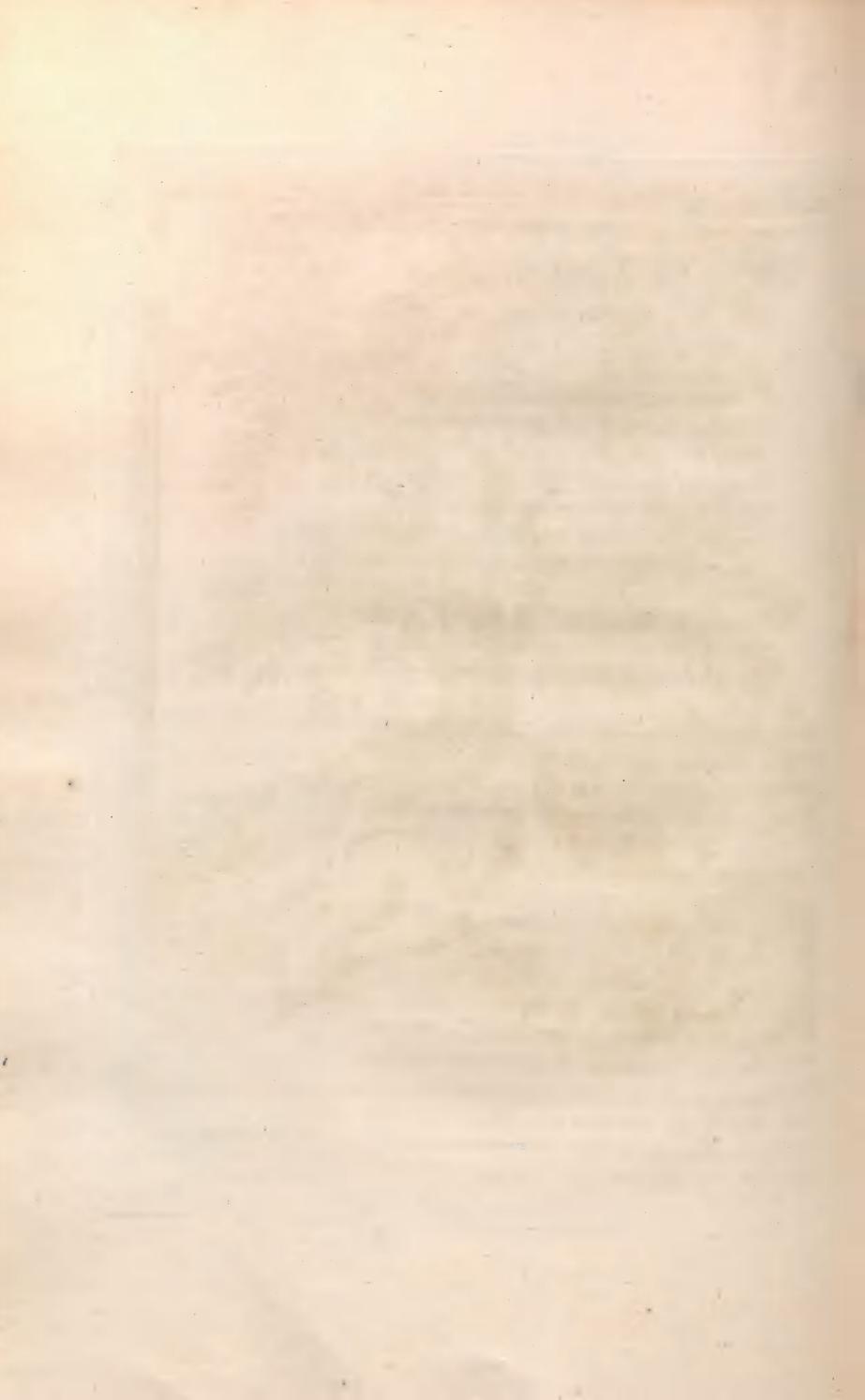
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison:
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

114





J.B. Oudry inv.



FABLE V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son Collége,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut:
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre Écolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; & sit tant à la fin,

Que le possesseur du jardin Envoya faire plainte au Maître de la classe. Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans.

Voilà le verger plein de gens Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,

Accrut le mal en amenant, Cette jeunesse mal instruite:

Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment Qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite Se souvînt à jamais comme d'une leçon. Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,

Avec force traits de science. Son discours dura tant, que la maudite engeance

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sçais bête au monde pire
Que l'Écolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.





J.B. Oudry inv.



FABLE VI.

LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre étoit si beau, Qu'un Statuaire en sit l'emplette. Qu'en fera, dit-il, mon ciseau? Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu: même je veux Qu'il ait en sa main un tonnerre. Tremblez, humains; faites des vœux: Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier Eut à peine achevé l'image, Qu'on le vit frémir le premier, Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur, Le poëte autrefois n'en dut guere, Des dieux dont il fut l'inventeur Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:

Les enfans n'ont l'ame occupée,

Que du continuel fouci

Qu'on ne fâche point leur poupée.

Tome III.

Le cœur suit aisément l'esprit: De cette source est descendue L'erreur payenne qui se vit Chez tant de peuples répandue.

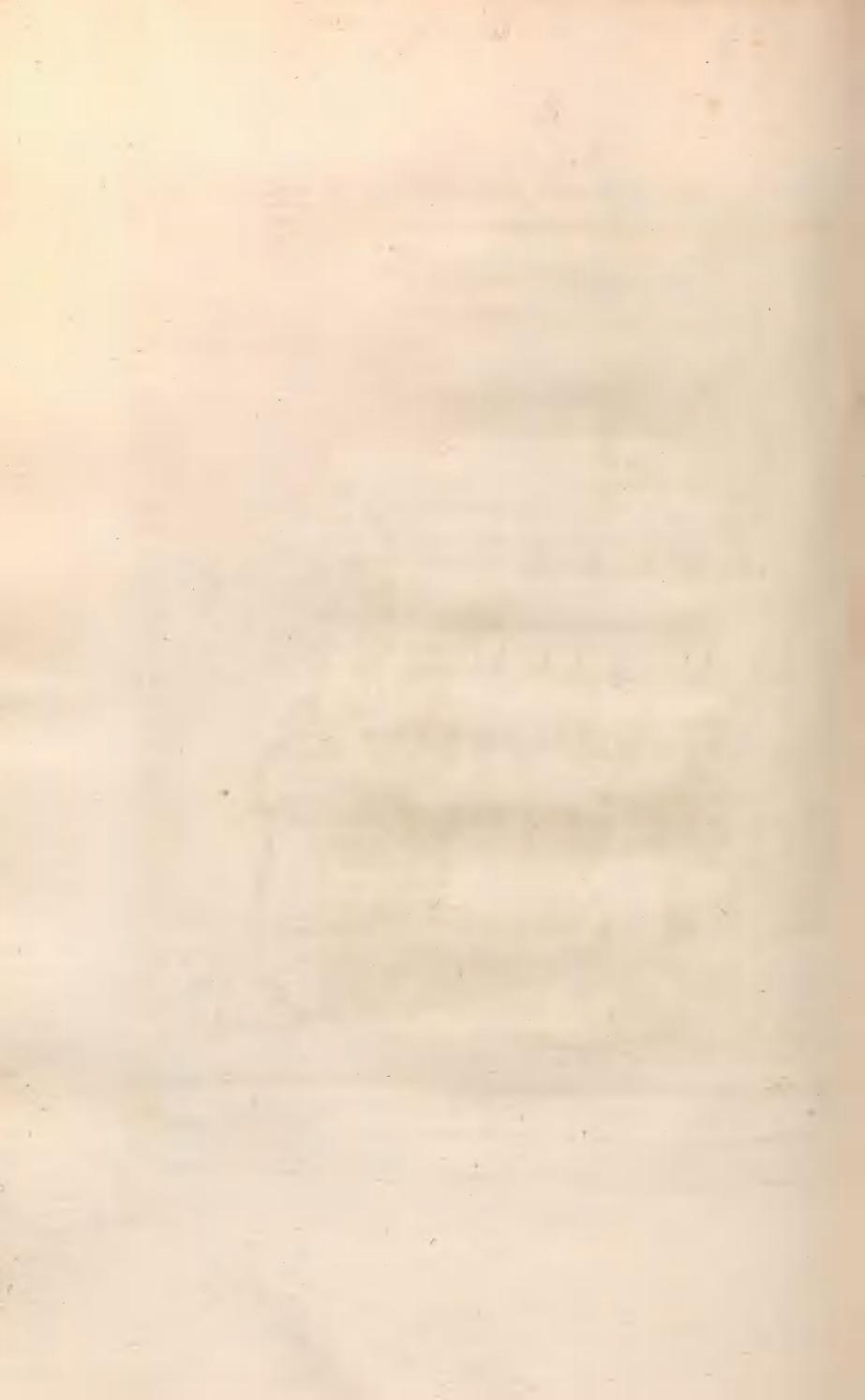
Ils embrassoient violemment Les intérêts de leur chimere. Pigmalion devint amant De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités, Autant qu'il peut, ses propres songes. L'homme est de glace aux vérités, Il est de feu pour les mensonges.





J.B. Oudry inv.



FABLE VII.

LASOURIS

MÉTAMORPHOSÉE

EN FILLE.



FABLE VII.

LA Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant: Je ne l'eusse pas ramassée;

Mais un bramin le fit: je le crois aisément.

Chaque pays a sa pensée. La Souris étoit fort froissée:

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu: mais le peuple bramin

Le traite en frere. Ils ont en tête

Que notre ame, au sortir d'un roi, Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête Qu'il plaît au sort: c'est-là l'un des points de leur soi. Pythagore chez eux a puisé ce mystere. Sur un tel sondement le bramin crut bien faire

Sur un tel fondement le bramin crut bien faire De prier un sorcier qu'il logeât la Souris

Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.

Le forcier en fit une fille De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille, Que le fils de Priam pour elle auroit tenté Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté. Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux:

Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux

De l'honneur d'être votre époux. En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,

C'est toi qui seras notre gendre.

Non, dit-il: ce nuage épais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits; Je vous conseille de le prendre. Et bien, dit le bramin au nuage volant, Es-tu né pour ma Fille? hélas! non; car le vent Me chasse à son plaisir de contrée en contrée: Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

> Le bramin fâché, s'écria: O vent donc, puisque vent y a, Viens dans les bras de notre Belle.

Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.

L'étœuf passant à celui-là,

Il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle Avec le rat; & l'offenser

Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.

Au mot de rat, la Demoiselle

Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:

Un rat! un rat: c'est de ces coups

Qu'amour fait, témoin telle & telle:

Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient; cette fable Prouve assez bien ce point: mais à la voir de près, Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits: Car quel époux n'est point au soleil présérable, En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant Est moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant. Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

La Belle au chat, le chat au chien, Le chien au loup. Par le moyen De cet argument circulaire,

Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté; Le soleil eût joui de la jeune beauté. Revenons, s'il se peut, à la métempsycose: Le sorcier du bramin sit sans doute une chose Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté. Je prends droit là-dessus contre le bramin même:

Car il faut, selon son système, Que l'homme, la Souris, le ver, enfin chacun Tome III. Aille puiser son ame en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement,

L'une s'éleve, & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps, si bien organisé, Ne put obliger son hôtesse De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse?

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.







FABLE VIII.

LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des Fous ne te mets à portée: Je ne te puis donner un plus sage conseil. Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours. Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours Quelques traits aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours Qu'il vendoit la fagesse; & les mortels crédules De courir à l'achat: chacun fut diligent.

> On essuyoit force grimaces: Puis, on avoit pour son argent,

Avec un bon sousset, un fil long de deux brasses. La plûpart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il? C'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,

Ou de s'en aller, sans rien dire, Avec son soufflet & son fil. De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un Fou? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil & du sousse pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit: ce sont ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire, Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil: sinon, je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sagesse.





_



FABLE IX. L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS.

FABLE IX.

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser la proie,
L'autre le pousse, & dit: il est bon de sçavoir
Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pû l'appercevoir En sera le gobeur, l'autre le verra faire. Si par là l'on juge l'affaire,

Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre; & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie. Et bien, vous l'avez vûe; & moi je l'ai sentie.

Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,

Nos deux messieurs le regardant. Ce repas fait, il dit d'un ton de président: Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui: Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles; Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui; Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.



J.B. Oudry inv.

TI



FABLE X.

LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois carpillon fretin, Eut beau prêcher, il eut beau dire, On le mit dans la poesse à frire.

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main, Sous espoir de grosse aventure, Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison; carpillon n'eut pas tort: Chacun dit ce qu'il peut pour désendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage, Trouvant un Chien hors du village,

S'en alloit l'emporter: le Chien représenta Sa maigreur. Jà ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là: Attendez, mon maître marie Sa fille unique, & vous jugez

Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le Loup le croit, le Loup le laisse.

Le Loup, quelques jours écoulés, Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.

Mais le drôle étoit au logis. Il dit au Loup par un treillis:

Ami, je vais fortir; & si tu veux attendre Le portier du logis & moi,

Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis étoit un Chien énorme, Expédiant les Loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile:
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.





THE STATE OF THE S



FABLE XI.

RIEN DE TROP.



FABLE XI.

RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guére.
Le bled, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets:

Et poussant trop abondamment, Il ôte à son fruit l'aliment.

En superfluités s'épandant d'ordinaire,

L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sçait plaire. Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons De retrancher l'excès des prodigues moissons.

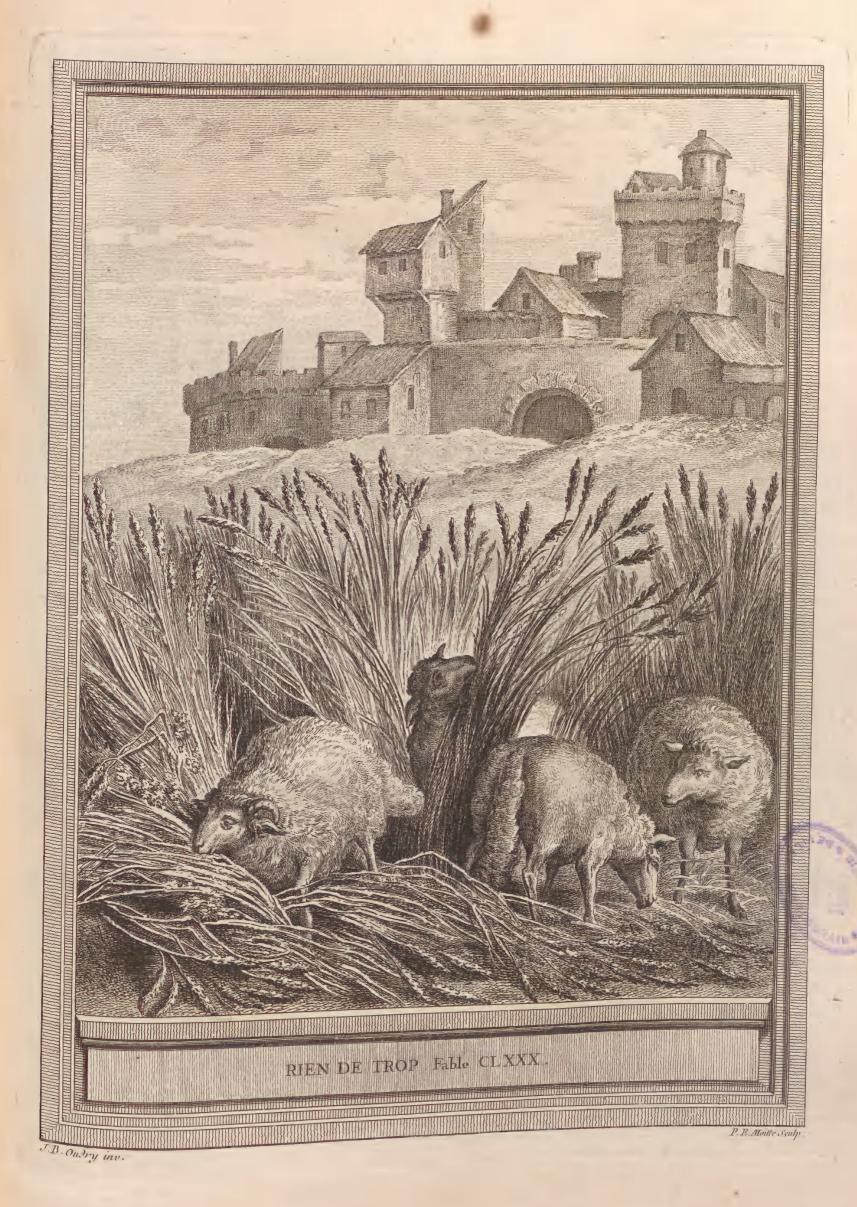
Tout au travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns: ils les croquerent tous:
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.

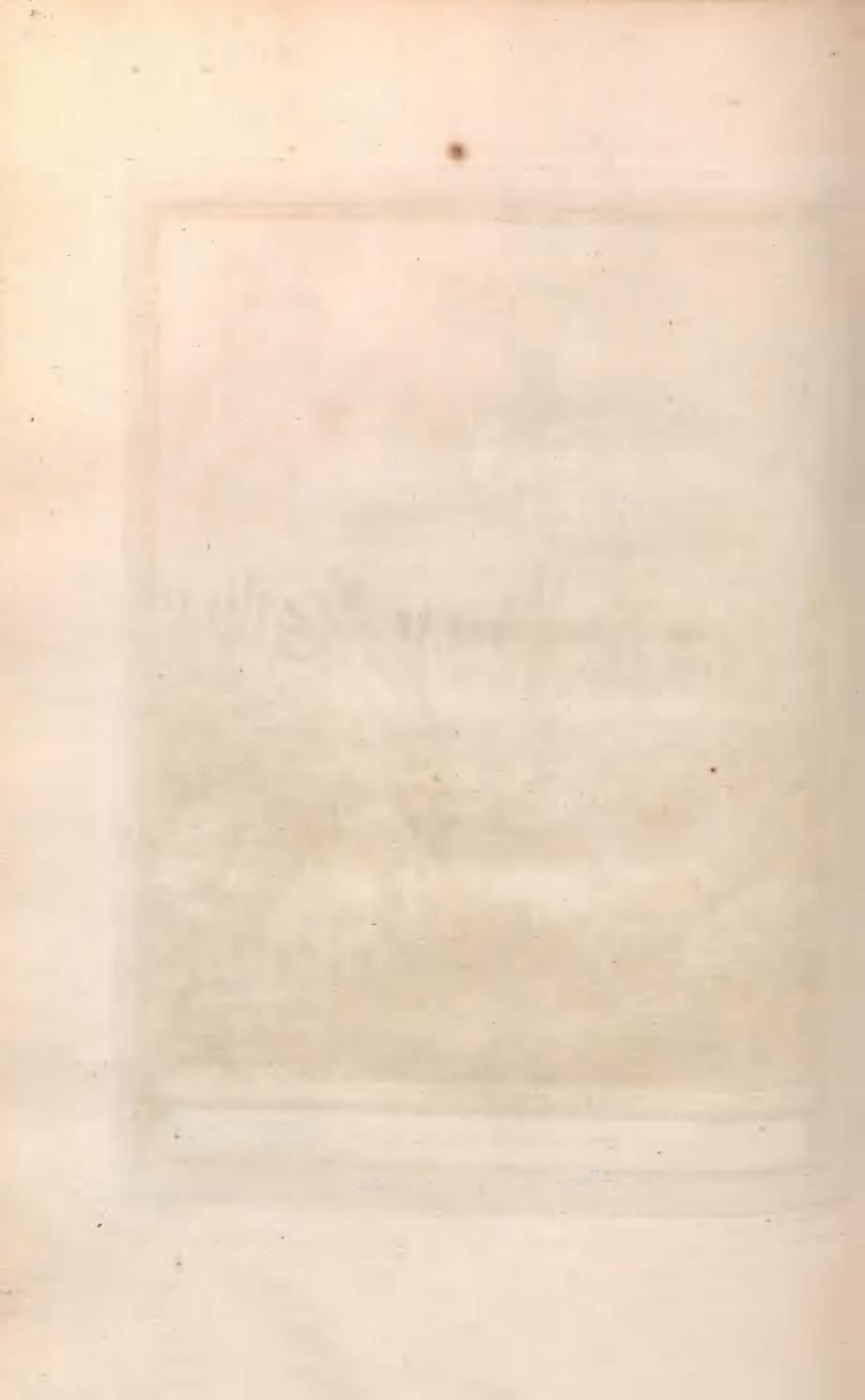
Puis le ciel permit aux humains

De punir ces derniers: les humains abuserent

A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente A se porter dedans l'excès. Il faudroit faire le procès Au petits comme aux grands. Il n'est ame vivante Qui ne peche en ceci. Rien de trop, est un point Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.







J.B. Oudry inv.

THE STATE OF THE S





OT CALL



FABLE XII. LE CIERGE.



FABLE XII.

LE CIERGE.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent: Les premieres, dit-on, s'en allerent loger

Au mont Hymette, & se gorger Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent. Quand on eut des palais de ces filles du ciel Enlevé l'ambroisse en leurs chambres enclose,

Ou, pour dire en françois la chose, Après que les ruches sans miel N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie: Maint Cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie, Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie; Et nouvel Empedocle aux flammes condamné

Par sa propre & pure folie, Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné: Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie. Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre. L'Empedocle de cire au brasier se fondit:

Il n'étoit pas plus fou que l'autre.





J.B. Oudry inv.

(IIII)



FABLE XIII.

JUPITER ET LE PASSAGER.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guére

De ce qu'on a promis aux cieux:
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:

Il ne se sert jamais d'Huissier.

Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?

Comment appellez-vous ces avertissemens?

Un Passager pendant l'orage,
Avoit voué cent bœuss au vainqueur des titans,
Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphans
N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
C'est un parsum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.

Jupiter sit semblant de rire:

Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,

Envoyant un songe lui dire Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu Courut au trésor comme au feu.

Il trouva des voleurs: & n'ayant dans sa bourse Qu'un écu pour toute ressource, Il leur promit cent talens d'or, Bien comptés & d'un tel trésor:

On l'avoit enterré dedans telle bourgade.

LI

Tome III.

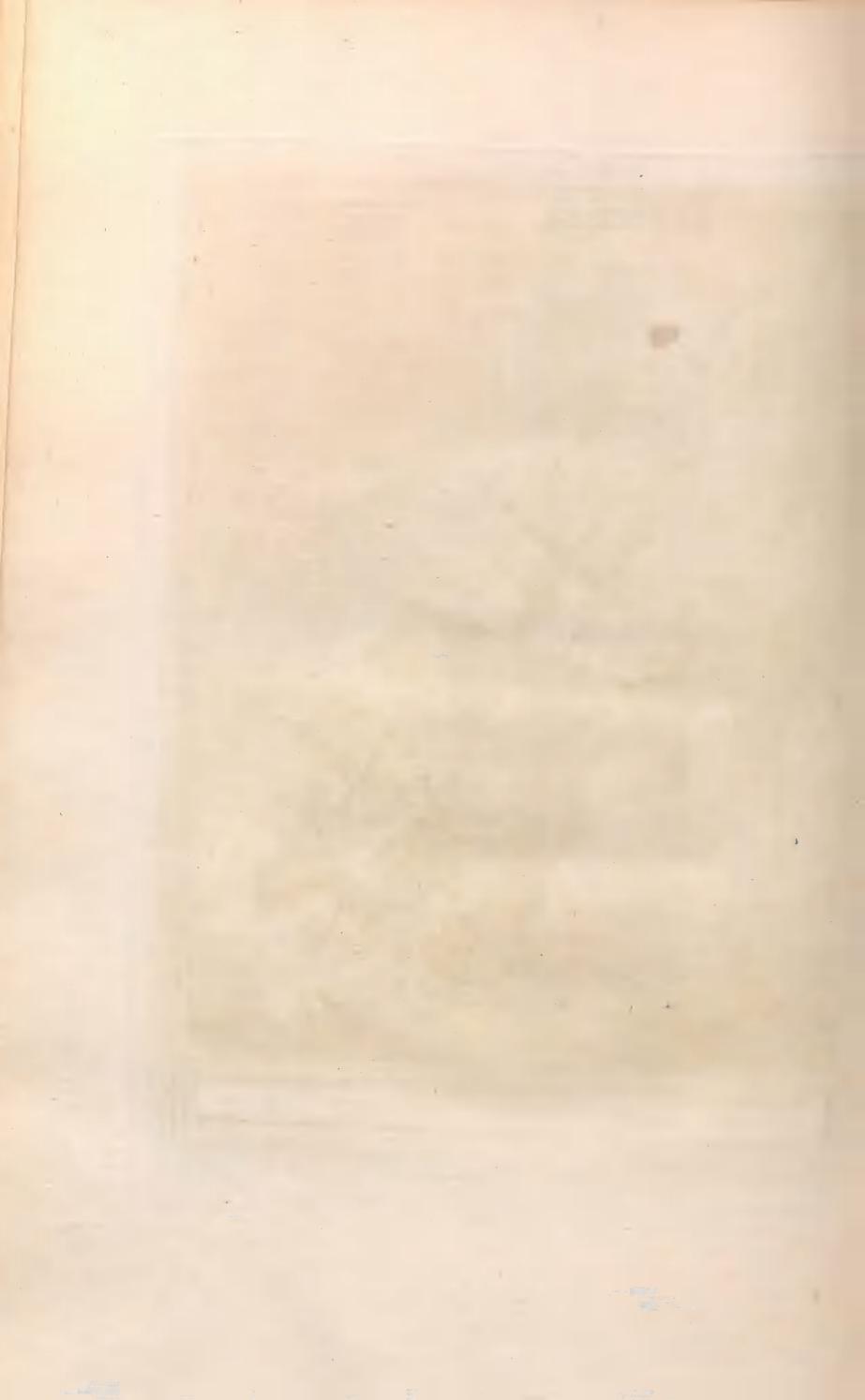
FABLES CHOISIES.

L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon Qu'à notre prometteur l'un dit: mon camarade, Tu te moques de nous, meurs; & va chez Pluton Porter tes cent talens en don.





OFFI





X



FABLE XIV.

LE CHAT ET LE RENARD.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits faints, S'en alloient en pélerinage.

C'étoient deux vrais tartufs, deux archipatelins,

Deux francs pate-pelus, qui des frais du voyage,

Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,

S'indemnisoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, & partant ennuyeux,

Pour l'accourcir ils disputerent.

La dispute est d'un grand secours:

Sans elle on dormiroit toujours.

Nos pélerins s'égosillerent.

Ayant bien disputé l'on parla du prochain.

Le Renard au Chat dit enfin:

Tu prétends être fort habile,

En sçais-tu tant que moi? j'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,

Une meute appaisa la noise.

Le Chat dit au Renard: fouille en ton sac, ami:

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagême sûr: pour moi, voici le mien.

A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.

L'autre fit cent tours inutiles,

Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

Tous les confreres de Brifaut.

Par-tout il tenta des asyles;

Et ce fut par-tout sans succès;

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.

FABLES CHOISIES.

Au fortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles, L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire:
N'en ayons qu'un, mais qu'il foit bon.





THE STATE OF THE PARTY OF THE P



FABLE XV.

LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa Femme,
Bien qu'il sût jouissant, se croyoit malheureux.

Jamais œillade de la Dame,
Propos slatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déisiant le pauvre sire,

N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.

Je le crois, c'étoit un Mari.

Il ne tint point à l'hymenée

Que, content de sa destinée,

Il n'en remerciat les dieux.

Mais quoi? si l'amour n'assaisonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,

Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Notre Épouse étant donc de la sorte bâtie, Et n'ayant caressé son Mari de sa vie, Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur

Interrompit la doléance.

La pauvre Femme eut si grand peur,

Qu'elle chercha quelque assurance

Entre les bras de son Époux.

Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux Me seroit inconnu. Prends donc en récompense Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance: Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas

Gens honteux, ni fort délicats:

Celui-ci fit sa main. J'infére de ce conte Que la plus forte passion,

C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion;
Tome III.

HILL

Mm

FABLES CHOISIES.

Et l'amour quelquefois: quelquefois il la domte:

J'en ai pour preuve cet amant,

Qui brûla fa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la slamme.

J'aime assez cet emportement:

Le conte m'en a plû toujours infiniment:

Il est bien d'une ame espagnole,

Et plus grande encore que folle.





TIME

J. C. Taucher Soulpoit.



FABLE XVI.

LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource, Et logeant le diable en sa bourse, C'est-à-dire, n'y logeant rien, S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, & finir lui-même sa misere: Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendroit faire;

Genre de mort qui ne duit pas

A gens peu curieux de goûter le trépas.

Dans cette intention une vieille masure

Fut la scene où devoit se passer l'aventure:

Il y porte une corde; & veut avec un clou

Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, & l'emporte:
Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter: ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'Homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.

Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme? Je ne me pendrai pas? & vraimemt si ferai,

Ou de corde je manquerai. Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme: Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être, Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau. Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:

FABLES CHOISIES.

Il a le moins de part au trésor qu'il enserre, Thésaurisant pour les voleurs,

140

Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune sit?

Ce sont-là de ses traits: elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre,
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.







FABLE XVII. LE SINGE E TLE CHAT.

FABLE XVII.

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat, Commensaux d'un logis, avoient un commun maître. D'animaux malsaisans c'étoit un très-bon plat: Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être. Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté, L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage. Bertrand déroboit tout: Raton, de son côté, Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons:
Les escroquer étoit une très-bonne affaire:
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premiérement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: frere, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marrons: si Dieu m'avoit fait naître

Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verroient beau jeu.

Aussi-tôt fait que dit: Raton avec sa patte, D'une maniere délicate,

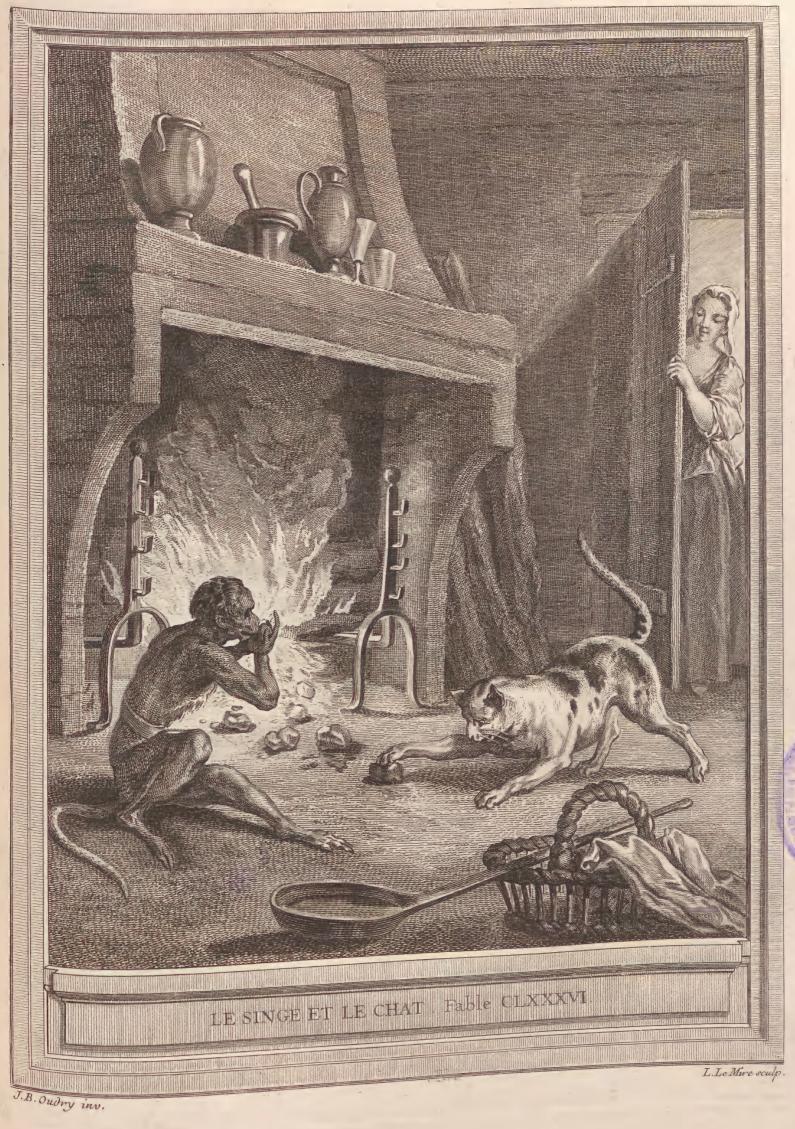
Écarte un peu la cendre, & retire les doigts; Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un marron, puis deux, & puis trois en escroque; Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient: adieu mes gens. Raton N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plûpart de ces princes Qui, flattés d'un pareil emploi, Vont s'échauder en des provinces, Pour le profit de quelque roi.

(Fable CLXXXVI.)



Allurée .



FABLE XVIII. LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.



FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le Milan, manifeste voleur, Eut répandu l'allarme en tout le voisinage, Et fait crier sur lui les enfans du village, Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur. Le héraut du printemps lui demande la vie: Aussi-bien que manger en qui n'a que le son?

Écoutez plutôt ma chanson:

Je vous raconterai Terée & son envie.

Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les Milans?

Non pas, c'étoit un roi, dont les feux violens

Me firent ressentir leur ardeur criminelle:

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui replique:

Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,

Tu me viens parler de musique?

J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,

Tu peux lui conter ces merveilles:

Pour un Milan, il s'en rira:

Ventre affamé n'a point d'oreilles.







FABLE XIX.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,

Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin;

Robin mouton, qui par la ville Me suivoit pour un peu de pain,

Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.

Hélas! de ma musette il entendoit le son:

Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.

Ah le pauvre robin mouton!

Quand Guillot eut fini cette oraison funebre,

Et rendu de robin la mémoire célébre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme:

Cela seul suffiroit pour écarter les loups.

Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,

De ne bouger non plus qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,

Qui nous a pris robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur sit sête.
Cependant devant qu'il sût nuit,
Il arriva nouvel encombre.

Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit. Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchans foldats, Tome III.

Ils promettront de faire rage: Mais au moindre danger adieu tout leur courage: Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre & du troisieme Volume.



